

HISTOIRE
DES
AMOURS
DE
CLEANTE
ET
BELISE.

Avec le Recueil de ses Lettres.



A L E Y D E.

M. D C X C I.

7118
7116

HISTOIRE
DES
AMOURS
DE
CLEANTE
ET
BELISE.

Avec le Recueil de ses Lettres.

A LEYDE.

M. DC XCI.

AU LECTEUR.

LE Livre que je vous presente n'a point besoin ny d'Epître ny de Preface, il suffit seulement de dire qu'il n'y a jamais tu d'Histoire plus agreable, ny de Lettres plus galantes, la Personne qui les a composées a eu assez de réputation dans le monde pour faire connoître la delicatesse de son esprit, je diray en passant qu'elles ont été recueillies avec une exactitude tres grande & je croy Amy Lecteur, que vous ne serrez pas fâché de lire ce que tant d'honnêtes gens ont trouvé charmant ; je puis assurer qu'elles sont tres-conformes aux Originaux, y ayant aporté tout le soin qui s'y pouvoit prendre ; il ny a rien du Romant que le nom. C'est tout ce que j'ay pû faire pour vôtre satisfaction & la mienne Adieu

HISTOIRE DES AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.

PREMIERE PARTIE.



ELONIDE & BELISE qui étoient unies depuis long-tems d'une amitié plus tendre & plus solide que celle qui est ordinairement entre les Dames, allerent dans les beaux jours du Printems passer ensemble une soirée aux Tuilleries, Belise étoit si triste & paroissoit si vivement touchée d'un secret chagrin, dont son amie s'étoit déjà souvent aperçûë, sans luy en oser parler, qu'elle ne put plus s'empêcher de luy en demander

la cause ; il y a long-tems, luy dit elle, que je resiste au desir que j'ay de sçavois d'où vous vient cette langueur presque continuelle, & qui me paroît encore augmentée aujourd'huy, mais j'ay toujours craint de vous paroître trop curieuse, & j'aurois encore la même retenuë en ce moment, si l'accablement où je vous voy ne me pressoit d'apprendre vos douleurs pour tâcher d'y apporter quelque remede. Il est des choses, répondit Belise en soupirant, qu'on voudroit cacher à soy-même, & ne le pas dire à ses amis ; ce n'est pas une marque qu'on s'en défie, mais seulement qu'il est difficile de les avouer. Il n'en est point, reprit Zelonide, qu'on doive taire à une amie dont la tendresse & la discretion nous sont entierement connuës, & pour moy je croirois manquer à l'amitié que je vous dois s'il se passoit rien dans mon cœur dont je ne vous fisse part. Hé bien, dit Belise, il faut justifier mon silence aux dépens de vôtre estime, vous le voulez, & peut être même que mon cœur n'est pas fâché que vous m'y contraigniez ; mais cherchons un endroit écarté de la foule où je puisse vous parler sans être entenduë. A ces paroles elles quiterent l'allée où elles se promenoient, & se furent asseoir dans une espee de labirinte au pied d'une statuë qui est au milieu d'un grand rond de gazon. Elles ne pouvoient choisir un lieu qui r'apelât plus, vivement à Belise le souvenir de tout ce qu'elle avoit à dire, elle y avoit vû plus d'une fois celui dont elle alloit parler. Elle fit d'abord connoître à son amie par des larmes qui luy échaperent qu'elle n'avoit presque que des malheurs à luy confier, elle demeura quelque tems dans une profonde réverie, & après s'être abandonnée à toute sa tristesse, elle luy parla ainsi.

Je suis née avec le cœur le plus sensible, & le plus tendre que l'amour ait jamais formé, l'éducation severe qu'on a pris soin de me donner devoit être capable d'affoiblir un penchant si dangereux, & je ne doute pas que la raison & la vertu n'üssent triomphé de ma tendresse naturelle, si mon cœur avoit eu le tems de les écouter, mais j'aimois avant que de sçavoir qu'on doit combatre l'amour, & cette dangereuse passion étoit emparée de mon ame long-tems avant que je pusse ny la craindre ny la connoître. Vous avez vû depuis peu Cleante. & je vous ay entendu dire que vous le trouviez un des hommes du monde le plus à vôtre gré, cependant il commence déjà à être un peu different de ce qu'il étoit lors que l'amour me le fit connoître, il

avoit quand je le vis pour la première fois tout ce que la première jeunesse a de plus brillant, & ses actions qui étoient déjà accompagnées de la politesse que vous luy connoissez, l'étoient encore d'un enjouement qui ne sied bien qu'à cet âge ; Enfin Cleante tel que vous pourrez-vous l'imaginer à vingt & un an parut charmant à mes yeux, & toucha mon cœur dans un âge où l'on n'est ordinairement sensible qu'aux premiers amusemens de l'enfance. Il me sembloit dès lors que je ne pouvois assez le voir ny assez le regarder. Ses manieres & ses discours demeuroient toujours si presens à mon esprit que je ne parlois que de luy & de son mérite dès que je ne le voyois plus ; & comme j'étois trop jeune & trop peu éclairée pour démêler ce qui me causoit une estime si parfaite pour luy, j'admirois & sans personne & tout ce qu'il faisoit sans craindre qu'un sentiment si raisonnable pust être le premier mouvement de la plus dangereuse de toutes les passions.

L'Hiver que le Roy fit danser à Paris le Ballet de Psyché il y eut un grand Bal chez une amie de ma mere, Cleante y vint avec la foule des autres jeunes gens, mais Dieu ! qu'il étoit aisé de le distinguer ; il n'avoit point encor paru à mes yeux avec tant de charmes, je sentis à sa vûe des mouvemens qui jusqu'alors m'avoient été inconnûs, j'eus à danser avec luy un plaisir que mon cœur n'avoit point encor senty, & il fit une telle impression sur moy que l'amour (qui jusqu'alors s'étoit déguisé dans mon cœur sous d'autres sentimens,) s'y fit sensiblement connoître avec toute l'ardeur & toute la tendresse dont on a jamais aimé. A peine le Bal fut-il finy que je cherchay à me renfermer dans ma chambre pour rêver dans la solitude à tout ce qui s'étoit passé dans mon cœur pendant le tumulte de l'assemblée, je reconnus pour lors, mais déjà trop tard, que Cleante me plaisoit trop, sans pouvoir me flater que je luy plusse, il n'avoit aucun empressement pour moy ; aucune de ses actions ne pouvoit me faire voir que je luy pûsse inspirer la tendresse que je sentoie déjà pour luy ; il me sembloit même qu'il ne me regardoit que comme un enfant. Je l'étois, il est vray, mais mon cœur avoit des sentimens que je croy que personne avant moy n'a connûs dans l'enfance, je rougis de ma foiblesse dès que je pûs la connoître je regarday dès lors ma tendresse avec un dépit qui me fit pressentir toutes les douleurs d'une passion malheureuse.

L'Amour ne fut pas long-temps après ce jour fatal à devenir une affaire sérieuse dans mon cœur ; je sentis bien-tôt avec desespoir la honte d'aimer seule, je devins rêveuse & languissante, 80 l'on ne me vit plus aucun empressement pour tout ce qui m'avoit jusqu'alors amusée ; l'envie de me faire aimer de-Cleante produisit en moy un effet bien singulier ; dans l'âge où j'étois je me mis en teste d'acquérir du merite par l'étude, & de reparer, s'il étoit possible, par les agréments de l'esprit ceux que la nature a refusez à ma personne. Je n'aimay plus que les Livres & les Sciences, je n'eûs plus d'autre occupation que la lecture, j'y passois les jours & les nuits, & j'aprenoï toutes choses avec une facilité si surprenante, qu'elle me faisoit bien connoître que l'amour étoit le principe qui me faisoit agir.

A peine me crûs-je l'esprit plus cultivé que ne le sont ordinairement les jeunes personnes, que je me flatois que Cleante s'en étoit aperçû, l'attention qu'il me parut qu'il commençoit à donner à mes discours & à mes actions, flata tellement ma vanité & ma passion que je m'abandonnay au plaisir de le voir, & de luy parler avec des transports si violens, que peu s'en falut que je ne luy laissasse voir toute l'ardeur dont je brûlois pour luy.

Cependant je n'avois rien fait jusques-là qui pût luy en donner aucun soupçon ; mais quand on n'est pas la maîtresse de son cœur, il est bien difficile de l'être long-tems de ses actions. Un matin que j'étois à la fenêtre de ma chambre dans un lieu où étoit la Cour, je vis passer Cleante qui alloit d'un air fort empressé à la Messe, je l'arrêtay pour luy demander s'il n'y portoit point de livre de prieres, il me dit que son cœur luy suffisoit pour prier, & qu'il trouvoit plus respectueux de s'enfermer en luy même ses vœux & ses souhaits que de s'en expliquer plus grossièrement par des paroles. Ce trait de galanterie frapa d'abord mon cœur, je ne sçûs si je devois en entendre tout le sens, & pour ne pas m'embarasser dans une réponse qui en auroit peut-être trop dit, je luy jettay un *Pastor fido*, que j'avois par hazard à la main. Je luy dis que puisqu'il aimoit mieux la méditation que la priere, ce Livre pouroit luy donner matiere de mediter, mais à peine l'ûs-je fait, que j'ûs peur d'avoir fait plus que si j'avois parlé. Je craignis qu'un homme accoûtumé au commerce & aux faveurs des Dames, n'en eut entendu plus que je n'en voulois dire ; j'en apre-henday les suites, & la honte que j'ûs de m'être exposée à découvrir ma foiblesse, me

fit agir depuis avec tant de retenuë, que quand même Cleante eut penetré dans ce moment quelque chose de la verité, ses soupçons se seroient facilement effacez : Mais j'appris bien-tost après que je n'étois pas assez heureuse, pour que celui qui me causoit des mouvemens si violens me fit seulement l'honneur de les soupçonner, & je l'appris d'une maniere si cruelle que le souvenir m'en fait encor fremir.

Un homme attaché à ma famille pria ma mere de me permettre de nommer un de ses enfans avec Cleante, je ne l'avois point vû depuis long-tems, & je souhaitois de le voir avec un empressement que je n'avois point encor senty avec tant de vivacité. Mais Dieu, que l'amour me vendit cher ce plaisir ! je ne fus jamais si fortement touchée des agrémens de sa personne & de son esprit, & il semble que l'amour me le fit trouver ce jour-là plus aimable, pour me faire plus cruellement sentir la douleur dont je fus frappée.

Au retour de cette fatale ceremonie, ma mere contant le soir à mon pere ce qui s'y étoit passé, se plaignit de ce que Cleante qui passoit pour un homme poly, l'avoit fait long-tems attendre, mon pere pour l'excuser dit qu'un homme qui avoit une violente passion dans la teste avoit bien de la peine à avoir une exacte regularité pour autre chose. Il aprit en meme tems à ma mere que Cleante étoit depuis plusieurs années éperduëment amoureux d'une de ses parentes, qui s'étoit depuis peu enfermée dans un Convent pour l'amour de luy ; qu'elle étoit une des plus belles personnes du monde, & la plus digne d'attacher le cœur d'un honneste homme, que Cleante luy donnoit tous les momens qu'il pouvoit dérober au soin de sa fortune. On ne meurt point de douleur, ma chere Zelonide, puisque je n'expiray pas en aprenant cette cruelle nouvelle, j'avois jusqu'alors ignoré si le cœur de Cleante, étoit capable de se laisser toucher, & je ne l'apprenois que par la certitude qu'on me donnoit qu'il aimoit une Rivale, qui jusqu'alors m'avoit été inconnuë, je l'apprenois dans un tems où je ne pouvois plus vaincre la passion qu'il m'avoit inspirée, & je perdois enfin pour toujours l'esperance d'être aimée sans en pouvoir perdre le desir. La jalousie ne s'est jamais fait sentir à un cœur avec tant de fureur qu'elle se fit sentir au mien dans ce cruel moment ; elle me causa une agitation si violente que je tombay peu de jours après dans une dangereuse & longue

maladie, & plût à Dieu qu'elle eût été suivie de ma mort : Pendant qu'elle dura, je fûs toujours agitée des horreurs de ma jalousie, quelquefois je prenois la resolution de découvrir ma passion à Cleante & d'expirer à ses yeux, après luy avoir fait connoître l'ardeur de mes sentimens, tantôt je m'aplaudissois de la force que j'avois eüe de ne luy en jamais parler, & je me faisois un secret plaisir de luy dérober par ma mort la connoissance de ma foiblesse, mais la jeunesse fut plus forte que l'envie que j'avois de mourir, je gueris, & je n'eüs plus de remede à mes malheurs, que de tenter tous les moyens de chasser absolument Cleante de mon cœur.

A peine fûs-je guerie que la fortune sembla m'en vouloir fournir un ; ma mere se trouva engagée à faire un fort long voyage, des raisons que je ne dois pas dire, & que la suite de cette histoire ne vous fera que trop entendre ne pouvoient aussi me permettre de demeurer seule avec mon Pere, j'obtins qu'on me mettroit dans un Convent pendant l'absence de ma mere, & je n'y fus pas long-tems sans me flater que j'y allois trouver le secours dont j'avois besoin : la seureté de n'y voir jamais Cleante, & l'éloignement de tout ce qui pouvoit me faire souvenir de luy, donnerent quelque relâche à la violence de ma passion ; ma raison crût être devenuë la Maîtresse ; je vis combien il m'étoit impossible d'esperer de passer ma vie avec luy, & la pensée de vivre avec un autre me fit tant d'horreur que la solitude & les objets qu'on voit là si differens de ceux du monde m'ayant fortifiée dans mes projets, je me déterminay à me faire Religieuse, & à dérober pour jamais à Cleante la connoissance de ma vie & de mon amour. J'en écrivis à mon Pere qui fut touché & surpris de ma resolution, il s'y opposa en vain, par tout ce qu'il put imaginer pour m'en détourner ; & il fut obligé de faire revenir ma mere pour m'arracher, malgré moy, du Convent où je voulois finir ma vie.

Je croyois ma passion si guerie, & Cleante si foible dans mon cœur, que j'étois veritablement persuadée, quand je sortis du Convent, que j'y reviendrois aussi-tost que j'aurois donné à ma mere les marques d'obeïssance que la bienséance ne pouvoit me permettre de luy refuser. Mais à peine avois-je fait deux ou trois lieuës que passant par un lieu où le hazard me fit apprendre que Cleante étoit avec la Cour, je sentis une émotion si vive, & il me revint une idée si pressante de sa personne & de tout ce que

j'avois aimé en luy, que je commençay à connoître qu'il me seroit bien plus facile de renoncer au monde qu'à mon amour. Dès que ma mere m'eut en son pouvoir, elle me declara qu'elle ne souffriroit pas que dans un âge si peu avancé je prisse pour toute ma vie un party qui étoit si difficile à soutenir. Je m'oposay inutilement à ses raisons & à ses ordres, il falut obéir, & je sentis en secret que l'espoir qui me flatoit déjà de revoir Cleante avoit affoibly mes resolutions a & étoit la vraie raison qui me rendoit si complaisante pour les volonteiz de ma famille. Que l'absence, ma chere Zelonide, rend sensible le plaisir de revoir ce qu'on aime ! On me mena peu de jours après à Fontainebleau, j'y revis Cleante, & je crûs voir en luy des charmes que je n'y avois pas encor trouvez. Ce fut inutilement que ma raison representa à mon cœur qu'il en aimoit un autre : je l'aimay bien-tôt plus que je n'avois fait avant ma solitude & mes résolutions.

Peu de tems après je fis une étroite liaison avec une amie de ma famille qui avoit passé sa vie à la Cour de la Reine Mere, qui elle avoit été attachée jusqu'à sa mort ; comme elle avoit infiniment de l'esprit, & que sa personne avoit des agrémens qui rendoient sa beauté plus touchante en elle qu'en femme que j'aye jamais connue ; je compris qu'il étoit difficile qu'elle eut passé plusieurs années à une Cour si polie & si galante sans y connoître l'amour ; & je me persuaday que si je pouvois m'en faire assez aimer pour oser luy ouvrir mon cœur, je trouverois dans cette Confidente tout le secours qu'on peut attendre d'une amie éclairée & sensible. Je ne me trompay point, Partenice entra dans mes sentimens avec une bonté infinie, & comme elle connoissoit mieux que moy le malheur où j'étois engagée, elle me plaignit d'être soumise de si bonne heure à la violence d'une passion qui n'a presque jamais que des suites cruelles. En lay découvrant mes foiblesses, je luy fis connoître le dessein que mes malheurs m'avoient fait prendre de me faire Religieuse. Que faire dans le monde, luy disois-je, quand on n'y conte qu'un seul homme, & qu'on n'est pas destinée à passer sa vie avec luy ? Dois-je m'exposer à luy découvrir la folle passion qu'il m'a inspirée ? Que sçais-je même si les mauvais exemples de mes longues douleurs ne me forceront pas un jour à luy faire un entier aveu de ma foiblesse Quelle honte pour une femme de dire le premiere qu'elle aime ? Et de le dire quand elle est seure que la declaration qu'elle fera de

son amour n'en peut inspirer à celui à qui elle le découvre. Ah ! je ne puis penser sans frayeur à cette indigne humiliation, & je ne voy qu'un Convent qui me puisse mettre hors d'état de la craindre : tant que je pouray esperer de voir Cleante je l'aimeray, & tant que je l'aimeray je dois me défier des extravagances les plus outrées que l'amour peut faire faire.

J'aime à vous voir tant de pudeur avec tant d'amour, répondit Partenice ; mais Belise, vôtre peu d'experience vous fait regarder l'état où vous êtes bien differemment de ce qu'il me paroît. Vous croyez que rien ne peut égaler vos douleurs, parce que vous n'en connoissez point d'autres. C'est un grand malheur, il est vray, d'aimer sans être aimée, mais ce malheur, au moins par le peu de connoissance qu'en a Cleante, vous exempte de bien d'autres mille fois plus honteux. Si vos actions sont innocentes, vous n'avez rien à vous reprocher, & vous ne craignez pas le chagrin affreux d'être sacrifiée à une rivale qui ne manque jamais à publier vôtre honte pour augmenter la réputation de ses charmes. L'état où vous êtes ne laisse pas d'avoir des douceurs ; vous aimez, & vous n'avez jamais eu aucun sujet de vous plaindre de ce que vous aimez, je pourrois vous en faire connoître de plus malheureuses que vous. Vous connoissez mal, ma chere Belise, poursuivit-elle, le cours des violentes passions quand vous craignez tout l'avenir. Croyez-vous que vous aimerez éternellement Cleante ? que vous vous abusez. L'amour le plus ardent & le plus tendre s'use insensiblement, & l'Univers est plein d'Amans infidels qui avoient juré comme vous d'aimer toute leur vie : je comprens (disois-je) que toutes les passions ne durent pas autant que la vie, mais je crois aussi qu'il y en a qui ne finissent qu'avec elle. Hé ! qui pourroit détruire la mienne, si j'aime depuis si long-tems Cleante insensible pour moy, & amoureux d'une autre ? Le tems, ma chere Belise, me répondit-elle, a un pouvoir souverain sur les choses qui paroissent les moins sujettes à perir. Ah ! que vous regretteriez pour lors la liberté qu'un Convent vous auroit fait perdre ; & que vous déploreriez l'état d'une Religieuse sans dévotion qui ne manque jamais d'avoir mille retours vers le monde, & mille desirs d'autant plus violens qu'elle s'est ôtée le pouvoir de les contenter. Défiez vous de vos résolutions & de vos forces dans un âge il peu avancé, & si vôtre cœur vous

presse absolument de vous jeter dans la retraite, n'en choisissiez jamais que de celles qui n'ôtent pas la liberté de profiter des conjonctures.

Ces discours que Partenice me tenoit toutes les fois que nous pouvions parler en liberté, moderoient la violence de la passion que je ne pouvois arracher de mon ame, & m'éloignoient en même tems de la pensée d'un Convent, où le malheur de mon amour me conseilloit de me jeter ; mais à peine commençois-je à sentir le secours qu'on tire des conseils d'une amie éclairée & sincere, que Partenice retourna à la campagne où elle passoit une partie de sa vie & comme le soit une partie de sa vie ; & comme le tems que je passay avec elle avoit été trop court pour m'avoir affermy dans les sentimens qu'elle m'avoit voulu inspirer, son éloignement fit bien-tost retomber mon cœur & mon esprit dans le même embarras que j'avois éprouvé auparavant.

L'impossibilité de vaincre ma passion qui avoit pris naissance avec ma raison, celle que Cleante avoit pour un autre, & les charmes que l'on me disoit qu'avoit cette heureuse rivale, me firent reprendre le dessein de cacher dans le fond d'un Cloître pour jamais ma honte & mon amour. Je déclaray tout de nouveau à mes Parens que je voulois être Religieuse, que ce que j'avois vû dans le monde depuis qu'ils m'y avoient fait revenir n'avoit servy qu'à fortifier les raisons que j'avois de le quitter, & que la retraite seule pouvoit convenir aux sentimens que j'avois. Mes raisons, mes larmes, & mes prieres n'ayant pû me faire obtenir leur consentement, je résolus de me dérober de mon pere & de ma mere, & de m'aller jeter malgré eux dans le Convent dont ils m'avoient fait sortir. Quelques mesures que j'eusse prises pour regler l'exécution de ce projet, je fus arrêtée en chemin par mon pere, qui ne me trouvant pas chez luy au retour de la Ville, ne hesita point à penetrer la verité de mon aventure ; il courut après moy, & m'ayant joint avec ma mere à quatre lieuës de Paris, il m'enleva & me r'amena chez luy par force. Me voila donc pour la seconde fois détournée du dessein que j'avois tant de raison de former d'être Religieuse, & je retournay dans le monde pour être désormais soûmise à la plus cruelle destinée, & aux malheurs les plus affreux dont vous ayez jamais oüy parler.

Ce que je venois d'entreprendre pour me jeter dans un Convent fit craindre à mon pere qu'à la fin je ne luy échapasse ; & comme il m'aimoit trop pour se pouvoir résoudre à me perdre pour toujours, il ne songea plus dès qu'il m'ût r'atrapée qu'à me marier promptement. Aussi-tost qu'il eut trouvé un party qui convenoit autant à ma famille qu'il convenoit peu à mes sentimens, il m'engagea (comme c'est la coûtume) sans m'en parler, & m'apprit qu'il ne falloit plus pour consommer cette terrible affaire qu'un consentement qu'il ne croyoit pas qu'il me dût demander. La proposition qu'il m'en fit me causa une surprise & une douleur si vive que je n'eus pas la force de luy répondre. Mon silence & mes larmes luy découvrirent une répugnance dont il ne put penetrer la cause. Ma mere & luy me presserent inutilement de m'expliquer, je les quittay avec un desespoir qui les effraya, & j'allay m'enfermer dans ma chambre pour m'abandonner au plus violent desespoir que mon cœur eut jamais éprouvé. Quoy ! disois-je, auray-je la lâcheté de consentir à un engagement qui me sépare de ce que j'aime sans espoir de retour, & qui rendra desormais criminels jusqu'aux moindres pensées & jusqu'aux sentimens les plus innocens que je pourois avoir pour luy ? Non, rien ne peut faire cesser mon amour, & je veux pouvoir aimer Cleante le reste de ma vie, sans que le plus severe homme me le puisse reprocher.

Dans un péril si affreux & si prenant le seul remede qui me vint dans l'esprit fut d'exécuter malgré tout le monde le dessein que j'avois d'être Religieuse ; mais outre les opositions d'un pere que mes premiers refus avoient rendu furieux, tout ce que Partenice m'avoit dit autrefois pour m'en dissuader me revint dans l'esprit, & il me sembla même que la vertu me défendoit d'embrasser une sorte de vie si oposée aux sentimens dont je ne connoissois que trop qu'il étoit impossible de me guerir. Mais d'un autre côté comment m'engager avec un homme que l'inclination naturelle que j'avois pour Cleante me seroit haïr mortellement, quand je luy verrois occuper une place que mes desirs avoient destinée depuis si long-tems à un autre que j'adorois ?

De quelque côté que je tournasse ma pensée je ne voyois que des malheurs à choisir, mon cœur & mon esprit également agitez souffroient mille douleurs. Je prolongeay cette cruelle incertitude autant qu'il me fut

possible ; mais enfin, mon pere & ma mere voulurent être obéis, ils employerent, après tant d'inutiles tendresses, les menaces & l'autorité ; il falut étouffer mes sentimens, & on m'obligea à signer ma mort. C'est de ce jour, ma chere Zelonide, qu'ont veritablement commencé ma honte & mes douleurs, & que je puis vous dire que j'ay été la plus malheureuse femme qui ait jamais aimé.

Belise ne put rapeler dans sa mémoire tout ce que l'amour luy avoit fait souffrir depuis son mariage sans verser un torrent de larmes, & sans s'abandonner à des mouvemens d'une douleur si vive qu'elle interrompit son discours. Son amie n'oublia rien pour dissiper de si tristes idées, mais les douleurs de Belise n'étoient pas de celles à qui les discours pussent donner quelque soulagement. Elle fit entendre à son amie qu'elle n'en esperoît que la mort, & la nuit succedant à des reflexions si douloureuses, elles quiterent les Tuilleries & s'en retournerent chez elles.



SECONDE PARTIE.



E que Belise avoit conté à son amie luy avoit laissé trop de curiosité pour attendre plus tard qu'au lendemain à chercher à en apprendre la suite. Elle alla dès qu'elle eut dîné chez Belise qu'elle trouva encore dans son lit, l'abattement où l'avoient jetté les soupirs & les larmes. qu'elle avoit versées une partie de la nuit, ne luy permettoit pas de se lever, elle défendit qu'on laissât

entrer personne chez elle, & ayant fait asseoir Zelonide auprès de son lit, elle continua le recit de ses aventures.

Dés que je fus mariée je tombay dans une si grande langueur qu'il eut été aisé de croire que l'amour en étoit la cause, si l'on m'eut vû la moindre attention pour quelque personne ; mais comme je ne voyois presque jamais celui que mon cœur adoroit secrettement, & que j'avois pour tous les autres hommes une indifférence qui alloit jusqu'au mépris, personne ne penetra la raison qui rendoit mon esprit & mes actions si différentes de la vivacité de ma première jeunesse ; ce que j'avois prévu ne manqua pas d'arriver. Le dégoût que j'eus pour mon mary dès le premier moment que je le vis, se changea en peu de jours en une haine insupportable ; l'idée de Cleante si différente de celui à qui j'étois sacrifiée me donnoit une telle horreur pour ses empressemens que s'il eut eu la moindre délicatesse dans le cœur, il se fut repenty dès le premier jour d'user d'un droit qu'il pouvoit s'apercevoir que je ne luy avois pas donné.

Cependant la vertu qui jusques là ne m'avoit pas encore abandonnée, quelque forte qu'eut été mon amour, me fit résoudre à m'attacher malgré moy-même au devoir qu'une Loy si injuste m'avoit imposée, & rassemblant tout ce qui me restoit de raison, je pris le party de me donner tant d'occupation au dedans de ma famille, & de m'éloigner si fort de tout ce

qui pouvoit animer le penchant que j'avois à la tendresse, que mon cœur pût insensiblement se guerir de celle qu'il avoit pour Cleante. Je me bannis volontairement d'un certain monde où je l'aurois infailliblement rencontré, & comme si le hazard avoit voulu seconder mon dessein, Cleante fut des temps infinis sans venir ny chez moy ny chez mon pere, soit que les soins de sa fortune, soit que ceux de son amour l'occupassent davantage qu'ils n'avoient fait auparavant ; mais vous allez voir jusqu'où va mon malheur, ma chere Zelonide. Pendant que je me tins enfermé dans ma famille pour m'acquérir du repos aux dépens de tout ce qui pouvoit flater mon cœur, je fus assez malheureuse pour plaire à tous ceux que je ne pouvois empêcher qu'ils ne me vissent, & comme si ce que je cachois d'amour dans le fond de mon cœur eut répandu un mal contagieux sur tout se qui m'aprochoit, je me vis bien tost autant d'Amans que de parens proches, & il n'y eut pas jusqu'à un vieil amy de mon pere qui se coëffa de cette belle fantaisie à 60. ans passez. Quoy, disois-je, ce n'est pas assez d'avoir à souffrir la vûe d'un mary que je hay, parce que j'aime Clante, il faut que tout ce qui m'environne soit devenu autant d'ennemis qui veulent luy ravir un bien qui ne peut jamais être qu'à luy. Quelquefois je rougissois de ce que ses Rivaux étoient si indignes de luy : il me sembloit que sa vanité & la mienne n'étoient pas satisfaites d'une si facile victoire ; souvent je souhaitois que tout ce qu'il y avoit de plus aimable au monde voulût m'aimer pour faire à Cleante un sacrifice qui put au moins toucher son amour propre, s'il n'eut pû toucher son cœur ; mais quelque importunée que je fusse des impertinentes ardeurs que je faisois naître, il faut cependant que je vous avouë que je ne laissois pas de penser avec quelque sorte de plaisir que je pouvois inspirer de l'amour. Je me faisois une maligne joye d'essayer le pouvoir de mes foibles charmes sur des objets que je ne pouvois aimer, dans l'esperance que ces mêmes apas secondez de la plus violente passion du monde trouveroient peut-être un jour le moyen de faire le même effet sur le cœur de Cleante. Ce que je pensois défendre pour luy, malgré le soin que j'avois pris de le banir de ma mémoire, me faisoit facilement tomber avec ses Rivaux sur des discours de tendresse, que chacun d'eux étoit assez fol pour expliquer souvent en sa faveur ; & ainsi sans que mon cœur courût aucun risque j'aprenois à plaire à Cleante aux dépens de ceux que j'étois

bien seure qu'ils ne me plairoient jamais. Mais hélas ! qui m'eût dit alors que c'étoit autant de tirans & d'épions que ma destinée me préparoit pour traverser un jour mes desirs & ceux de Cleante.

C'est ainsi que j'avois coulé les premières années de mon mariage sans avoir vû Cleante depuis les premières ceremonies de ce jour fatal, lors qu'au retour d'un voyage que la Cour avoit fait en Flandres il vint rendre visite à mon pere, qui étant occupé d'une affaire qu'il ne pouvoit quitter, le fit prier de monter dans ma chambre où par hazard j'étois seule. L'embarras & la surprise où je fus en le voyant auroient suffi pour luy faire penetrer une partie des sentimens de mon cœur, s'il n'avoit pas été si occupé de celle qu'il aimoit, qu'il n'avoit d'attention pour aucune autre chose : je luy fis des complimens sans fin & sans aucune suite ; je luy parlay de son voyage & luy fis vingt questions qui n'y avoient aucun raport. Cleante en étoit aussi ennuyé que j'étois troublée ; de maniere que la conversation étant entierement finie, il tira de sa poche en rêvant une boîte garnie de diamans avec laquelle il badina long-tems sans reflexion, & sans que je m'en aperçusse ; mais enfin il me revint tout à coup dans la memoire qu'on m'avoit dit autrefois qu'il avoit dans le fond d'une espece de tabatiere d'or, le Portrait de cette aimable Rivale qui m'avoit tant causé de pleurs. Un mouvement de curiosité & de jalousie me poussa aussi-tôt à chercher de le voir. Je luy demanday sa boîte, & l'amour qui n'a jamais manqué aucune occasion de me faire sentir les traits les plus picquans me fit en un moment trouver le moyen d'en ouvrir le secret. Cleante qui ne s'étoit pas attendu que je sceusse qu'il y avoit un portrait, voulut me l'arracher des mains, , mais il ne put le faire assez promptement, pour m'empêcher d'entrevoir le plus aimable visage qui eut jamais frappé mes yeux. Heureusement & pour luy & pour moy, mon pere entra au même instant dans ma chambre ; il se mit à parler avec Cleante, & leur entretien me dispensant de parler, & les empêchant d'avoir aucune attention à ce que je faisois, me donna le loisir de dérober l'agitation où étoit mon cœur aux yeux de Cleante & à la pénétration de mon Pere.

La beauté du Portrait de ma Rivale fit une impression si vive dans mon imagination, que je n'eus plus de repos que je ne fusse éclairée par mes yeux, si elle étoit veritablement aussi belle qu'elle me l'avoit paru. Mais,

Dieu, que je me trouvay punie de ma curiosité, quand je la vis encore mille fois plus charmante que son portrait. Non, Zelonide, vous n'avez jamais rien vû de si aimable de vôtre vie. Tout ce que la fleur de la premiere jeunesse a de plus brillant, & tout ce que les graces ont jamais eu de charmes étoit sur son visage ; un teint d'une blancheur si surprenante & si vive qu'elle ébloüissoit, le front grand & uny, des yeux les plus noirs, les sourcils larges & épais, & que la nature exprés pour rehausser l'éclat de sa blancheur avoit fait plus bruns que ses cheveux qui étoient blonds ; le nez d'une proportion admirable, la bouche petite & extrêmement façonnée, des lèvres unies & vermeilles comme le Corail, les dents petites & fort blanches, les jouës d'un tour merveilleux, le menton un peu en pointe, la gorge incomparable, la taille un peu petite, mais fort fine, & un air si mignon & si noble dans toute sa personne, que les plus grandes & les plus regulieres beautez frapoient beaucoup moins les yeux que les agrémens qui la rendoient toute brillante. Le son de sa voix qui n'est pas selon vous une chose indifferente, étoit une des perfections de cette aimable personne, sa parole alloit au cœur, & elle accompagnoit tout ce qu'elle disoit d'une maniere si polie & si enjouée, qu'il sembloit que la nature avoit pris plaisir de rassembler en elle tout ce qui peut charmer.

Quelque dépit que me fit sa beauté, je ne pus m'empêcher de la louer, elle n'en fit point les honneurs comme font les belles personnes pour s'atirer encore plus de loüange, elle me dit au contraire que si elle avoit attendu une personne d'aussi bon goût, elle se seroit mise sous les armes pour tâcher de me plaire, qu'elle répareroit cette faute une autre fois, & qu'elle eseroit, puisqu'elle étoit assez heureuse pour que j'eusse trouvé le chemin de son Convent, je luy ferois l'honneur de ne la pas oublier, qu'elle sentoit déjà qu'elle avoit beaucoup de plaisir à m'y voir, & que la solitude de la grille ne devoit pas m'éfrayer ; que j'y trouverois quelque fois assez bonne compagnie pour ne me pas repentir de la charité que j'aurois de visiter une recluse. Helas ! elle n'entendoit pas combien elle parloit juste, & je sçavois mieux qu'elle que je pouvois trouver souvent dans son parloir le seul homme qui pouvoit me plaire. J'en sortis avec un dépit & une rage, qu'elle étoit bien éloignée de deviner, & qui me fit bien faire des sermens de n'y retourner de ma vie.

Je vous avouë que tout ce que je trouvay de beauté & de merite dans ma Rivale me donna une douleur plus vive que toutes celles que j'avois éprouvées auparavant. Je trouvois quelque chose de desi humiliant pour moy dans la comparaison que je faisois de sa personne à la mienne que je fus plus d'un mois sans vouloir me regarder dans un miroir. Quel espoir, disois je, peut-il me rester après ce que j'ay vû ? Cleante aimé uniquement de la plus charmante personne du monde, cessera-t'il jamais de l'aimer ? Et quand même le temps par des aventures que l'on ne peut prévoir desuniroit deux Amans si dignes l'un de l'autre ; Seroit-ce moy, que Cleante aimeroit après avoir aimé ce qu'il aime ? Non, il faut me guerir pour toujourns. J'ay trouvé dans ma curiosité un secours que ma raison n'auroit jamais pû me donner, les charmes de ma Rivale triompheront de la passion la plus obstinée qui ait jamais été, & je me percerois moy-même le cœur si j'avois encore l'indignité d'aimer Cleante après ce que je viens de voir.

La résolution que je pris pour ce coup de vaincre ma malheureuse tendresse, fut plus forte qu'elle n'avoit encore été. Je commençay à fuir plus soigneusement que jamais tout ce qui me pouvoit faire souvenir de Cleante. Au lieu de me renfermer comme auparavant dans la solitude de ma famille, je ne cherchay plus que la dissipation & les amusemens du monde ; & s'il faut vous avoüer toutes mes foiblesses, ma chere Zelonide, je résolus de chercher si je ne trouverois point quelqu'un qui me plût assez pour m'aider à me guerir du fol amour que je nourrissois si vainement depuis tant d'années. Mais qu'une vraye passion est difficile à vaincre. Tout ce que je faisois, loin de diminuer mon indigne ardeur ne faisoit que l'augmenter : tout ce que je voyois d'aimable, loin de chasser Cleante de mon cœur ne servoit qu'à m'en faire souvenir davantage. Rien de tout ce qui paroissoit charmant aux yeux des autres ne luy ressembloit point assez pour prendre sa place ; & rout ce qui avoit du merite, avoit assez de raport à luy pour rendre le sien plus sensible. Enfin j'éprouvay long-tems que les plaisirs & la vûë des objets aimables, sont encore plus dangereux pour entretenir une passion violente que les reflexions de la reraite, je ne laissay pas cependant d'étourdir la mienne à la longueur du tems : les occupations que donne le commerce du monde & la dissipation où ses amulemens entretiennent l'esprit, it, ne me laissant presque pas le loisir de penser à

Cleante, il me parut au bout de quelque tems que l'amour s'étoit insensiblement affoibly dans mon cœur, & que je pouvois me flater que je serois bien-tost parvenuë à la tranquillité à laquelle j'aspirois vainement depuis près de dix ans. Mais l'amour qui dès mon enfance m'avoit regardée comme une victime dévouëe à tous ses tourmens, n'avoit garde de me laisser si-tost échaper. A peine commençois-je à m'applaudir du succès des soins que j'avois pris pour me guerir, que j'appris une nouvelle qui renversa en un moment tout le progrès que je me persuadois avoir fait. C'étoit aux Tuilleries, dans ce même endroit où je vous parlay hier, qu'un homme qui aborda la compagnie avec laquelle j'étois, nous aprit que la Maîtresse de Cleante étoit si dangereusement malade qu'on ne croyoit pas qu'elle en pust échaper, il n'en falut pas davantage pour r'apeler dans mon cœur tout l'amour que je croyois en avoir chassé, & le trouble où cette nouvelle me jetta parut si fort sur mon visage qu'Artemise qui se promenoit avec moy s'en aperçût, & me separa de la compagnie pour empêcher que les autres ne le vissent comme elle. Elle étoit bien éloignée d'en pénétrer la cause, elle crut ou que celui qui nous avoit abordé étoit aimé de moy, ou qu'il étoit du moins le confident de celui que j'aimois, & que sa vûë me donnoit des souvenirs qui causoient l'agitation où j'étois. Elle fit tous ses efforts pour s'en éclaircir avant que de me quitter, mais je ne luy répondis que par des larmes. Dès que je fus retirée seule chez moy, je sentis que l'amour n'est jamais si violent que quand il est soûtenu de quelque esperance. Pourquoi, disois-je, si ma Rivale meurt, ne puis-je pas esperer de toucher un homme dont le cœur est accoûtumé d'être sensible ? La vûë de ma constance & de la violence des sentimens qu'il m'a inspirez ne toucheroient-ils pas l'ame la plus dure ? Le dégoûterois-je de l'amour, moy qui en ay plus que toutes les femmes du monde ensemble ? Et l'excès de ma tendresse & ce que l'on me flate que j'ay d'esprit ne peut-il pas réparer ce qui manque d'agrément à ma personne ? Mais, disois-je un moment après, si j'aime Cleante, puis-je bâtir mon bon-heur sur une perte qui va luy coûter la vie ? Pourra-t'il jamais. oublier celle qu'il aime depuis tant d'années ? Et s'il se souvient de tous ses charmes, s'accoutumera-t'il à m'aimer ? Non, malheureuse Belise, souhaite que ta Rivale vive, il te sera encore plus cruel & plus honteux de n'être point aimée quand elle ne vivra plus.

Je passay les six mois que dura la maladie de ma Rivale dans ces agitations, & j'éprouvay tant de differentes douleurs pendant qu'elle dura, que je m'étonne que je n'en fois plutôt morte qu'elle. Artemise qu'une mutuelle amitié obligeoit à me voir tous les jours ne pouvoit rien comprendre aux changemens de mon esprit & de mon humeur ; ma tristesse & ma langueur étoient pour elle une énigme impenetrable, de quelque côté qu'elle tournât son imagination.

Enfin j'appris que cette aimable personne étoit morte, que peu de momens après sa mort on avoit sçû que Cleante l'avoit épousée, & que le respect qu'il avoit pour son pere l'obligeant à tenir secret un mariage qu'il avoit fait sans son aveu, cette sage personne pour en dérober plus aisément la connoissance à la famille de Cleante, avoit preferé pendant sept ans la solitude d'un Convent où elle avoit été jusqu'à sa mort, à tous les agrémens & les plaisirs du monde, où sa beauté auroit pû luy attirer tout ce qui peut flater l'amour propre d'une jeune personne. Je fus si touchée du desespoir où j'appris que la mort de ma rivale avoit jeté Cleante, & si agitée du trouble que cette nouvelle avoit mis dans mon cœur, que je fus obligée de m'enfermer plusieurs fois dans ma chambre, sous prétexte d'être malade. Artemise fut la seule que j'apelois à mon secours. Elle me trouva un jour si baignée de mes larmes & dans un si terrible abatement qu'elle me conjura encore plus tendrement qu'elle n'avoit fait, depuis qu'elle me trouva si changée, de luy dire la cause d'une si vive douleur, & comme j'étois assez pressée par moy-même de chercher dans les conseils d'une amie, ce que je ne pouvois plus esperer de ma raison . je me rendis à ses prieres : Non, luy dis-je Artemise, il n'est plus tems de dissimuler avec une amie telle que vous. Cette aimable personne qui est morte depuis deux jours, & Cleante dont tout le monde plaint la juste douleur, sont les personnes du monde auxquelles je m'interesse le plus, quoy que vous ne m'en ayez jamais ouy parler ; l'une fut ma Rivale, & l'autre le seul homme qui eut jamais touché mon cœur ; j'ay commencé à me connoître en vain ; ma raison, ma vertu, la longueur du tems, & la passion pour une autre ont fait tour à tour leurs efforts pour me guerir, je l'ay toujours aimé, & l'aime encore avec une ardeur qui n'eut jamais d'égale, & la mort de ma Rivale me rendant l'esperance que sa beauté & l'amour de Cleante m'avoient depuis long-

temps fait perdre, je ne suis plus la maîtresse de luy cacher mes sentimens ; je me jette entre vos bras, ma chere Artemise, ayez pitié d'une malheureuse qui fera mille extravagances si vos conseils ne rapellent la raison qu'elle a perduë. Il faut que Cleante sçache que je l'aime depuis que je suis née, & que je ne sçay qui me peut empêcher dans le transport où je suis de le luy aller avoüer moy- même dans ce moment. Qui m'a dit que quelqu'autre ne me préviendra pas ? Et qu'un cœur dont la tendresse & la probité sont à present si connuës, ne sera point desité de mille femmes qui auront plus d'apas que moy ? Non, je n'y perdray pas de tems, & dûs-je en mourir, je veux que Cleante sçache que je l'aime.

Artemise voyant le trouble où j'étois connut bien qu'il n'étoit pas question dans ce moment de chercher à détruire une passion si violente, elle songea seulement à apaiser un peu la fureur où elle me voyoit, & feignant d'entrer dans mes sentimens, elle me conjura de ne rien précipiter dans l'état où j'étois, & de luy laisser le soin de ma destinée qui seroit beaucoup plus en seureté entre ses mains que dans les miennes..

Dés le lendemain elle me vint revoir, & me trouvant un peu plus tranquille que la veille, elle crût pouvoir me ramener à la raison, ou du moins d'arrêter la resolution où je luy avois paruë de declarer mon amour à Cleante, elle y employa toutes les raisons qu'une amie éclairée pourroit s'imaginer, & y joignit des prieres & des larmes ; mais comme elle vit qu'il n'y avoit point de remede à ma folie, elle crût que l'amitié l'engageoit à moderer du moins les extravagances que l'aveuglement de ma passion m'alloit faire faire, & examinant avec moy tous les partis que mon imagination m'avoit déjà suggerez entre tant d'extremitez où j'étois resoluë de me précipiter, elle me détermina à la moins terrible.

Je passay la nuit à écrire une Lettre à Cleante d'une écriture contrefaite, par laquelle je luy aprenois qu'il y avoit une Dame qui l'aimoit depuis dix ans avec une confiance qui n'eut jamais d'égale, & qui par le soin qu'elle prenoit encore de se déguiser en luy écrivant, ne cherchoit pour tout fruit du pas terrible qu'elle faisoit, qu'à luy faire connoître que quelque malheureux qu'il fust par la perte qu'il venoit de faire, il y avoit au monde une personne mille fois encore plus malheureuse que luy.

Cette Lettre ayant été renduë à Cleante dans les premiers mouvemens de sa douleur, il en fut si offensé, qu'après l'avoir lûë il la jetta à la teste de celui qui la luy avoit aportée, & le menaça s'il étoit jamais assez hardy de se charger d'un semblable message, de le faire assommer. Le succès de cette premiere tentative, loin de me déplaire, ne fit qu'augmenter l'estime que j'avois pour Cleante, je n'aurois pas voulu que dans le desespoir où il devoit être, il eut fait un meilleur accueil à une declaration d'amour.

Deux jours après je hazarday une seconde Lettre, qui par des circonstances particulieres qu'elle contenoit, devois du moins donner de la curiosité à Cleante : J'y disois tant de bien de celle qu'il venoit de perdre, qu'il ne put s'empêcher d'avoir quelque sorte de plaisir à la lire ; & le frere de cette aimable personne à qui il avoit conté l'avanture de ma premiere Lettre, se trouvant avec luy dans le tems qu'il reçeut la seconde, il la luy donna à lire, & le pria de luy faire une réponse qui pust le delivrer pour toujours d'une importunité si extravagante & si mal placée : il le servit à souhait, car la réponse qu'il fit étoit si dure & si outrageante qu'elle pensa me faire perdre entierement courage. Je versay plus de pleurs en la lisant que Cleante n'en avoit versé depuis huit jours ; l'humiliation où je m'étois abaissée se representa à mon esprit dans toute son horreur, & je fus quelque tems resoluë d'abandonner l'indigne projet que j'avois fait. Enfin l'amour au bout de quelques jours se rendit encor le maître de mon esprit, & du peu de raison qui m'étoit revenuë ; j'écrivis pour la troisième fois à Cleante en le conjurant par les charmes & le souvenir de ce qu'il avoit tant aimé, d'avoir pitié d'une passion involontaire, qui par la moderation de ses desirs n'avoit rien qui pust l'offenser.

Je le priois de se rendre un matin aux Tuilleries où il trouveroit cette inconnuë qui l'aimoit si éperduëment. La proposition d'un rendez-vous l'offensa encore plus que ma premiere Lettre, il la déchira, & défendit à ses gens en presence de celui qui l'aportoît d'en recevoir jamais de semblables. Le recit de l'accueil qu'avoit eu ma troisième Lettre me fit croire que tant que j'agirois sous le nom d'une inconnuë, je ne recevrais que du mépris & des outrages de la part de Cleante ; qu'au contraire il ne pourroit s'empêcher d'avoir du moins quelque ménagement pour moy, quand il auroit appris mon nom, & qu'après ces pas que j'avois eu la hardiesse de

faire . il n'y avoit de party pour moy que de me donner entierement à connoître Dans ce terrible dessein j'écrivis à Cleante de ma veritable écriture, & comme elle ne luy étoit pas plus connuë que la premiere, je signay de mon nom une Lettre que je croy que jamais femme avant moy n'avoit eu le malheur de signer. Les civilitez & les marques d'amitié qu'il avoit reçûes de ma famille depuis la perte qu'il venoit de faire pouvant l'obliger à venir chez moy dès que la bienveillance luy permettroit de faire des visites, je luy demanday en grace d'accorder cette marque de sa pitié à une Dame qu'il n'en trouveroit peut-être pas tout à fait indigne, quand la pureté & sincerité de ses sentimens luy seroient connus.

Il m'a avoué depuis qu'il me croyoit si éloignée du personnage que je joüois. qu'il ne put croire que cette Lettre fût de moy, & qu'il se persuada que c'étoit quelque femme de mes ennemies qui s'étoit servie de mon nom pour tâcher de m'exposer à une indiscretion qui m'auroit perduë sans ressource. La visite qu'il me rendit dès qu'il put sortir pensa le confirmer dans cette erreur ; je luy avois marqué l'heure, mon mary l'amena luy-même dans ma chambre, après avoir reçû ses premieres civilitez, il me trouva au lit, & deux femmes de chambre, qui travailloient auprès de moy, il ne put croire qu'ayant à parler d'un si terrible secret, j'eusse soin de tenir deux femmes dans ma chambre. Après avoir répondu aux complimens, & à quelques questions que je luy fis sur la perte qui causoit l'état douloureux où il étoit, il se leva pour prendre congé de moy, persuadé que je ne pouvois être celle qui luy avoit donné un rendez-vous. Le trouble & l'embarras où j'étois ne peut s'imaginer ny se dire ; j'avois voulu plusieurs fois commencer un si terrible discours, & toutes les fois je m'étois trouvée sans parole. Enfin, le voyant prêt à partir, je luy demanday d'une voix tremblante s'il n'avoit rien à me dire, il me répondit d'un air encor plus embarrassé, que l'habit qu'il portoit, & les pleurs qui couvroient son visage disoient tout ce qu'il avoit à dire, & qu'il ne croyoit pas avoir à parler d'autre chose que de sa douleur. Ah Cleante ! luy dis-je, voulez vous m'outrager encore ? Seroit-il possible que l'état où je suis ne vous fist pas pitié ? Pourquoi faut-il que vos malheurs me touchent assez, pour avoir souhaité mille fois que la perte de ma vie pût vous rendre la personne que vous avez perduë ; & que vous soyez assez dur pour ne vouloir pas soulager d'un seul mot

d'honnêteté les douleurs affreuses que vous me causez depuis dix ans. Je l'assurai en même temps qu'il pouvoit sans craindre me parler devant mes femmes, qu'elles n'écoutoient pas, & que quand elles pourroient l'entendre, la sagesse dans laquelle j'avois vécu jusqu'à lors les empêcheroit de croire que tout ce qu'il diroit eût rapport à moy. Il se rassura, & après avoir essuyé ses larmes, que mon discours avoit encore redoublées ; est-il possible, me dit-il, M^e, que vous puissiez dire que vous connoissiez l'amour & que vous veüilliez exiger de moy, qu'en l'état où je suis je souffre qu'on m'en parle ? Non, M^e, rien ne peut arracher de mon cœur la juste douleur qui m'accable, le tems même y perdra le pouvoir qu'il a sur les afflictions communes, je ne puis que vous plaindre dans le fond de mon cœur d'être soumise à une si cruelle destinée, vous promettre un secret inviolable de ce que vous m'avez écrit, & vous prier de me permettre de fuir tous les lieux où je croi ay vous pouvoir trouver ; ma douleur m'est trop chere, & elle pourroit peut-être courir quelque risque avec une personne, qui avec tout l'esprit que vous avez en prendroit soin. Il me quitta brusquement à ces paroles, sans me donner le loisir d'y repartir. Je ne croy pas que j'en eusse eu la force, quand j'en eusse eu la volonté. La confusion où je demeuray ne se peut comprendre. A quelle indignité, disois-je en moy-même, t'es tu réduite, malheureuse Belise ? Quoy tu as pû dire en face à un homme que tu l'aime à la folie ? Et tu sur vis à la douleur de l'avoir entendu dire qu'il ne t'aimera pas. Ah ! il n'y a désormais que la mort qui puisse effacer l'ignominie où tu t'es abaissée. Mais, disois-je un moment après, que puis-je demander autre chose de Cleante, en l'état où il est ? Seroit-il digne de mon cœur, s'il oublioit déjà sa douleur pour s'abandonner aux transports d'un nouvel amour ? Non, j'ay du m'attendre à ce qui m'est arrivé, & tout ce qu'il fait pour me desesperer, est ce qui me le rend plus estimable, & ce qui m'attache plus fortement à luy. Que veux-je après tout qu'il me puisse accorder, si je ne demande à mêler mes larmes avec les siennes, & chercher avec luy la consolation que trouvent les malheureux à parler de leur douleur ? Heureuse, si dans celle qui m'accable il pouvoit à travers les soupirs que la sienne luy cause, en pousser une de compassion pour moy.

Depuis cette terrible entrevûe, je fus long-tems sans fatiguer Cleante de mes Lettres, & je me contentay de me trouver quelquefois dans les

promenades écartées où il alloit dérober sa douleur aux yeux du monde. Là, pour ne pas l'obliger à me fuir, je ne l'entretenois que du mérite & de la beauté de celle qu'il avoit perduë ; & afin qu'il eût lieu de parler de tendresse avec moy, je feignois de prendre plaisir à l'entendre parler de celle qu'il avoit eue pour elle Je loüois sa douleur, & loin de chercher à l'en consoler je luy disois toujours qu'il avoit raison d'être le plus affligé de tous les hommes. Mais comme il m'étoit difficile de ne pas mêler dans ces conversations quelque chose qui eût du rapport aux sentimens que je luy avois déclarés, Cleanre pour ne se pas engager d'avantage à me voir & à m'écouter, s'en alla passer trois mois dans une solitude loin de tout commerce des hommes. Il s'abandonna à l'excès de la douleur avec encore plus de violence qu'il n'avoit fait. Je ne pouvois me résoudre à être tout ce tems sans donner à Cleante quelque marque de ma passion, mais le soin qu'il avoit pris de ne dire à personne le lieu de sa retraite m'en ôtoit les moyens ; je m'avisay pour en trouver, d'aller quelquefois déguisée voir une petite fille de quatre ans qui étoit l'unique enfant que Cleante eut de son mariage, je luy portay souvent des bijoux, & feignant au bout de deux ou trois visites d'avoir quelque chose d'importance à faire sçavoir & Cleante, sa gouvernante m'a prit le lieu où il s'étoit allé cacher ; je luy écrivis des Lettres de civilité seulement, & je flatois toujours sa douleur pour ne le pas rebuter de mon commerce. Ces Lettres & ce que la Gouvernante luy écrivit des visites d'une Dame inconnue, qu'il jugea bien être moy, m'atirerent des réponses honnêtes, & l'obligerent de m'en remercier à son retour. Peu de tems après qu'il fut arrivé, je m'en rendis plus hardie, je luy parlay de mon amour, & luy écrivis des Lettres tendres ; il me répondit sans chagrin à la vérité, mais avec une froideur & des airs de raillerie que je trouvois souvent plus offençans que sa colere.

Cependant cette sorte de commerce, & les visites que j'engageois Cleante à me rendre de tems en tems, m'avoient donné une sorte de vivacité qui ne fut pas long-tems sans être remarquée par les importuns que je vous ay dit que j'avois dans ma famille. Mon pere sur tout plus éclairé & plus jaloux qu'un autre en démêla la raison dès que mes manieres luy eurent fait soupçonner que j'avois quelque chose en teste, & la violence dont il étoit sur tout ce qui me regardoit, l'aveugla au point que sans songer aux

conséquences de ce qu'il alloit faire, il me défendit de parler de ma vie à Cleante, & l'alla prier luy même de vouloir bien ne plus venir chez moy. Le refus que je fis d'obéir à mon pere poussa sa colere jusqu'aux dernieres extrémitez, il m'ôta mon équipage & me fit garder à vûë dans sa maison, & ayant surpris une Lettre que j'écrivois à Cleante, il la montra à mon mary, sans que la pensée des malheurs qu'il alloit préparer à sa Fille pour le reste de ses jours put arrêter un moment de sa jalousie.

J'avertissois secretement Cleante de-tout ce que l'on me faisoit pour luy, & je l'assurois que les tourmens les plus cruels que la jalousie put inventer ne diminuëroient jamais la passion qu'il m'avoit inspirée, que je benirois mes douleurs si elles pouvoient luy arracher un soupir en ma faveur ; il fut touché des maux dont il ne put douter qu'il ne fut la cause, il commença pour les soulager à m'écrire des Lettres plus tendres ; & enfin vaincu par mes empres semens & par la suite des malheurs que la jalousie rendoit tous les jours, plus terribles, il consentit à me voir en secret. Tout ce que je fis pour y réüssir seroit trop long à vous dire ; j'étois gardée par tout ce qui m'environnoit, & cependant j'écrivois jour & nuit, & voyois fort souvent Cleante. Voilà ce que mon pere & mon mary gagnoient à être jaloux. Dieu ! qu'ils eussent été vangez s'ils eussent connu les secrets tourmens de mon ame : la reconnoissance & la pitié de mes malheurs étoient la seule chose qui faisoit agir Cleante ; l'amour n'avoit encor aucune part à ce qu'il faisoit pour moy, & j'eus le malheur d'éprouver pendant plus d'une année que les marques de tendresses les plus vives ne suffissent pas pour toucher un cœur qui se prend par l'inclination naturelle.

A la fin ma perseverance & mes vivacitez firent ce que mon peu de beauté & ma tendresse n'avoient pû faire ; je luy fis insensiblement oublier ses premieres douleurs, son cœur accoûtumé à aimer se familiarisa avec un autre objet, & depuis un certain tems j'ay lieu de croire que ma passion a triomphé entierement de ses froideurs : je croy même pouvoir me flater qu'il m'aime autant que je l'aime ; j'en reçois tous les jours des Lettres, & je le voy autant que la crainte où je suis, & la jalousie de ma famille, la plus soupçonneuse & la plus seconde en épions qui fut jamais, me le peuvent permettre. Le detail des aventures qui nous sont arrivées pour nous voir est infiny ; je vous en ay quelquefois conté sous des noms supposez dont vous

pouvez vous souvenir, & je croy qu'elles vous feront encor plus de plaisir à present que vous en voyez les personnages découverts ; & pour vous faire mieux connoître tout ce que je viens de vous dire, je vay vous confier une copie de la plus grande partie des Lettres que j'ay écrites à Cleante ; il m'a si souvent assuré qu'elles étoient assez bien pensées, que lors qu'il me les a renduës, ma vanité n'a pû resister à l'envie de les faire copier avant que de les brûler. Elles commencent par la déclaration que je luy fis de mon amour. Emportez-les chez vous pour les lire à loisir, & pour aujourd'huy souffrez que je vous chasse, & que je prenne un moment de repos.

Fin de la seconde Partie.



TROISIEME PARTIE.



ELONIDE avoit été si touché du recit de Belise, & avoit trouvé quelque chose de si singulier dans son aventure qu'elle l'avoit conjurée de luy permettre de l'écrire. Belise qui avoit l'esprit merveilleux pour un semblable ouvrage, non seulement y consentit pour le plaisir qu'elle se fit de pouvoir relire souvent ce qui jusqu'alors avoit fait l'unique occupation de sa vie, mais elle voulut même avoir la principale part à l'arangement que son amie donna à son Histoire.

Quelques années après Zelonide ne put s'empêcher de la confier à une de ses intimes amies, qui l'ayant fait voir à Tymandre qu'elle sçavoit être particulièrement amy de Cleante ; Tymandre luy dit après l'avoir lûë. Je voy bien que Belise n'a conté à vôtre amie que ce qui est de moins remarquable dans ses aventures ; c'est la fin qui est la plus curieuse ; tâchez de l'apprendre de Belise même car pour moy qui ay bien eu de la peine d'en arracher l'aven de Cleante, j'ay fait serment de n'en parler de ma vie.

L'amie de Zelonide retourna avec empressement luy demander si jamais Belise qu'elle connoissoit, ne luy avoit point conté la fin de son Histoire. Zelonide luy répondit qu'elle étoit depuis si long-tems broüillée avec elle qu'elle n'étoit pas en droit de la luy demander, & que même elle ne la voyoit plus. La réponse de Zelonide redoubla la curiosité de sont amie, elle retourna chez Tymandre qu'elle conjura si fortement de luy aprendre comment avoit finy une aventure dont les commencemens l'avoient si fort interessée, que Tymandre ne pouvant resister à ses prieres, l'emmena dans une promenade, & luy parla ainsi.

La suite de cette bizarre aventure est un portrait si terrible de la mauvaise foy de la pluspart des Dames, que le respect que j'ay pour quelques-unes

m'a fait souhaiter plus d'une fois qu'elle ne fust jamais arrivée, ou du moins qu'elle n'eut jamais été scûë ; mais Belise a été si imprudente que j'ay sçû que quelque honteuse que soit pour elle la suite de son Histoire, elle n'a pas eu plus de discretion pour la cacher qu'elle en avoit eu pour taire le commencement. Je ne vous diray donc en vous l'apprenant que ce que mille gens sçavent déjà, & je vous en tairay seulement certaines particularitez qui rendroient Belise trop odieuse si elles étoient connuës, & feroient une espece de confusion à un sexe qu'on ne peut ny trop ménager ny trop respecter. Ce n'est pas que si l'Histoire de la Matrone d'Ephese n'a pas empêché depuis cent ans qu'elle est écrite, que tout ce qu'il y a eu d'honnestes gens n'ayent aimé les femmes estimables, je pourrois sans craindre de leur faire tort être moins discret, si je n'avois juré à Cleante 'ensevelir dans un éternel silence ce qu'il m'a confié du comble des indignitez de Belise.

Pour reprendre le fil de son Histoire dans l'endroit où elle a cessé de la conter à son amie, je vous diray premierement que ce que vous m'en avez fait lire est entierement conforme à ce que m'en a conté Cleante, si ce n'est qu'il m'a dit plusieurs fois qu'il avoit bien de la peine à ajoûter foy à cette sagesse dont Belise se paroît avant le commerce qu'elle a eu avec luy, & que la maniere dont elle l'a trompé lors qu'elle étoit seure de son cœur, n'étoit pas une bonne preuve qu'elle n'ait rien aimé pendant tant d'années qu'il ne l'aimoit pas. Vous en jugerez vous même par ce que je vay vous dire, & je ne doute pas que vous ne soyez aussi fâché que je l'ay été d'avoir lieu de croire que tout ce que cette femme qui paroît être si passionnée dans ses Lettres, que Zelonide vous a montrées, a fait & écrit à Cleante, n'étoit probablement que l'effet de beaucoup d'esprit, & de la violence de son temperament.

Cleante m'a donc conté que lorsque les fureurs du Pere de Belise l'obligerent à la voir en secret, il ne fut pas long-tems à se rendre à ses empressemens, mais qu'il fut plus d'un an en commerce avec elle sans pouvoit s'acoutumer à l'aimer. La figure de Belise étoit si oposée à l'idée qui luy restoit de la plus charmante personne du monde, qu'il m'a dit cent fois que dans le commencement de ce nouveau commerce, il croyoit que l'amour luy faisoit faire penitence des plaisirs qu'il luy avoit fait connoître

dans un tems plus heureux pour luy, mais par le pouvoir que l'habitude a sur nous il s'acoutuma insensiblement à ce qui luy avoit d'abord paru presque effroyable. Voyant les emportemens de Belise, il se flata d'avoir inspiré une passion si obstinée dans son cœur, & il m'a avoüé que prenant peu à peu quelque part à ce qui touchoit ses sens, il l'avoit enfin veritablement aimée. Comme Cleante est de bonne foy, il crût si bien que le cœur de Belise (après tout ce qu'elle avoit fait pour luy) étoit un bien qui ne luy échaperoit jamais, qu'il se persuada de l'aimer, & d'en être aimé pour le reste de sa vie, & qu'il a senty son infidelité avec la plus vive douleur que l'on puisse jamais souffrir.

Je ne vous conteray point toutes les aventures qui luy sont arrivées pour voir Belise, imaginez-vous tout ce qui peut arriver de plus bizarre quand on voit souvent une femme gardée à vûë, & qu'on ne peut jamais voir sans mystere. Je vous diray seulement qu'après avoir épuisé toutes les inventions qu'ont ordinairement des Amans pour se voir dans les promenades, dans des carosses, & dans des apartemens loüez exprés pour ces sortes de commerces, après s'être vûs dans les maisons de campagne où la famille de Belise l'emmenoit assez souvent, ils trouverent qu'il étoit moins dangereux de se voir chez Belise même, & que plus d'une chose y pouvoit contribuer ; si bien qu'il y entroit presque tous les jours pendant les six derniers mois de leur commerce, quoyque tous les domestiques de la maison fussent autant d'épions de Belise. Une seule femme de Chambre conduisoit leur intrigue. Il y demeuroit quelquefois deux jours sans en sortir. La chambre de Belise qui touchoit à celle de son mary étoit leur rendez-vous plus ordinaire ; le Pere, la Mere, & le Mary y étoient souvent pendant qu'il atendoit secretement l'heure de son rendez-vous ; un seul verrouïl faisoit la nuit toute leur seureté contre la vigilance & la jalousie de tant personnes, & à travers de tant d'épions, ils se voyoient avec la même liberté que les Amans les moins observez.

Il y avoit environ un an que Cleante aimoit Belise de bonne foy, & cinq ou six mois qu'ils jouïssent avec assez de tranquillité de tous les plaisirs d'un amour heureux, lorsque le Roy ordonna à Cleante de l'aller servir en Italie. La douleur de ces deux Amans en aprenant cette terrible nouvelle fut égale à la passion dont ils brûloient l'un pour l'autre, ce qu'ils eurent de

momens entre l'ordre du Roy, & le départ de Cleante, furent marquez par des transports & des vivacitez qui n'eurent jamais d'égal.

L'amour dans ces précieux momens, sembla avoir donné un excès tout nouveau à ses plaisirs pour leur faire plus sensiblement regretter la perte qu'ils en alloient faire. Jamais on ne s'est séparé avec tant de soupirs & tant de larmes, & jamais on ne s'est juré par tant de sermens une fidélité éternelle. Le desespoir où fut Belise paroît mieux dans ses Lettres dont vous verrez les copies, que je ne pourrois vous les exprimer. Elle continua deux ans de suite à en écrire d'aussi passionnées que le premier jour de l'absence de Cleante ; elle vouloit tout abandonner pour l'aller trouver & souhaitoit souvent de pouvoir donner des années de sa vie pour avancer son retour d'un moment. Cleante qui étoit charmé de la tendresse, & de l'esprit qui paroissoit dans les Lettres de Belise, & qui l'aimoit veritablement, y répondit avec une exactitude & une tendresse qu'il croyoit le devoir garantir du fort ordinaire des absens. Leur commerce s'étoit soûtenu avec une égale vivacité jusqu'au tems marqué pour le retour de Cleante ; dès qu'il en eut reçû la permission du Roy, il l'écrivit à Belise avec tous les transports de joye qu'il devoit être persuadé qu'elle en ressentiroit : mais son étonnement fut extrême quand il reçût pour réponse à cette nouvelle la premiere Lettre de froideur qu'il eut jamais reçû de Belise. Cette même femme qui quinze jours auparavant auroit, à ce que disoient ses Lettres, donné sa vie pour voir son Amant un jour plutôt, apprend avec chagrin la certitude de son retour, & après une exactitude de deux ans, elle commence du jour qu'elle sçait qu'il doit revenir à être trois mois sans luy écrire.

Cependant comme il étoit arrivé depuis peu des affaires fort fâcheuses dans la famille de Belise, Cleante atribua le chagrin qu'elle témoignoit de son retour à la situation douloureuse où il trouva son cœur en arrivant. Il tâcha de se persuader que son silence n'étoit qu'un effet de l'acablement d'affaires où elle se trouvoit. Il s'imagina mille autres raisons pour l'excuser, & jugeant par la sincerité de son cœur, de celui d'une femme qui luy faisoit croire qu'elle l'avoit aimé dix ans dans l'esperance d'être aimée ; il rejettoit comme un crime les soupçons qui luy venoient dans l'esprit qu'elle fût devenuë infidelle.

Une Lettre de Belise acheva de le-tromper, il la reçut au bout de trois mois dans le moment qu'il alloit partir pour son retour en France, elle excusoit son silence sur ce qu'elle l'avoit attendu de jour en jour. Elle ajoûtoit que ses occupations domestiques luy avoient donné des sentimens si tristes qu'elles avoient dégoûté pour long-tems son son cœur & son esprit de tout ce qui auroit pû luy faire plaisir. Elle l'asseuroit enfin que la tendresse qu'elle conservoit pour luy au milieu des chagrins & des malheurs qui accabloient sa famille, luy avoit fait connoître plus que jamais, que rien ne pourroit la détacher de luy, qu'elle l'aimoit plus vivement qu'elle n'avoit fait encore ; qu'il revint promptement avec cette assurance, & qu'elle luy juroit que rien n'avoit jamais égalé ce qu'elle luy préparoit d'ardeur & de tendresse pour son retour. Cleante fait à cette Lettre une réponse encore plus tendre, la suit de fort près, & quand il arrive, au lieu des empressemens & de la tendresse que Belise luy venoit de jurer, il apprend par sa confidente qu'elle ne le veut voir de sa vie. Il en reçoit une Lettre par laquelle elle luy dit elle-même qu'elle ne l'aime plus ; & sans se donner la peine de chercher quelque prétexte à une inconstance si surprenante, elle luy redemande toutes ses Lettres, & toutes les marques qu'il avoit de son amour.

Cleante ne pouvant plus douter qu'il ne fût absolument trahy, demanda à sa confidente qui étoit l'heureux Rival qui rendoit Belise infidelle, la confidente l'assura qu'il n'y en avoit point, & qu'il ne venoit personne chez sa maîtresse capable de s'en faire aimer, & qu'elle étoit persuadée que ses malheurs seulement & la crainte de son mary, devenu plus jaloux à la nouvelle du retour de Cleante, obligeoient sa maîtresse à la conduite qu'elle tenoit. La pauvre confidente disoit tout ce qu'elle sçavoit, & Belise qui jusqu'alors n'avoit pas perdu le desir de paroître estimable, prenoit un soin particulier de la tromper.

Dés le lendemain Cleante penetré de douleur & de rage trouva le moyen d'entrer chez Belise malgré elle, où après les marques de la tendresse la plus sincere & du desespoir le plus mortel qu'un Amant ait jamais senty, il la conjura par-ses soupirs & par ses larmes de ne le pas abandonner au moment qu'il l'aimoit le plus violemment, que son cœur ne sçavoit pas se donner pour peu de tems, & qu'il avoit conté en se donnant à elle de

l'aimer & d'en être aimé toute sa vie ; elle répondit à ses pleurs par d'autres larmes ; & pour achever d'empoisonner son cœur, elle luy dit que c'étoit être trop injuste d'acuser d'inconstance la plus fidelle Maîtresse qui ait jamais été, qu'elle l'aimoit malgré ce qu'elle luy avoit écrit, plus qu'elle ne l'avoit aimé de sa vie ; mais que la mort luy ayant ravy depuis peu ceux qui luy servoient d'appuy dans sa famille, elle avoit trop lieu de craindre de se voir désormais livrée à la fureur d'un mary qui ne cherchoit depuis longtemps qu'à la perdre ; qu'elle étoit résolüe de mener une vie si irréprochable qu'elle pût faire taire la jalousie la plus soupçonneuse & luy acquérir une réputation de sagesse qui flatât la vanité du seul homme qu'elle avoit jamais aimé. Que s'il étoit vray qu'il fut assez heureux pour qu'il l'aimât encore, loin de combattre un dessein si juste, il sacrifieroit ses desirs & ses empressemens au repos & à la seureté d'une Maîtresse qui ne cessoit point de l'aimer en cessant de le voir, & qui par tout ce qu'elle avoit fait pour luy pouvoit meriter qu'il eut ces égards pour elle.

On est bien aisé à persuader quand le cœur & l'amour propre sont du party de ceux qui cherchent à nous tromper. Cleante avoit plus peur de trouver Belise coupable qu'il n'en avoit de le paroître, & l'ayant assurée qu'elle l'aimeroit jusqu'au dernier moment de sa vie, il luy promit en pleurant d'entrer dans tous les ménagemens qui convenoient à son repos, pourvû qu'elle se souvint de demeurer dans les bornes qu'elle même venoit de se prescrire. Cependant l'aveuglement de sa passion ne l'empêcha pas de luy déclarer qu'autant qu'il conserveroit d'égards & de tendresse pour elle, autant il auroit de fureur & d'emportement s'il découvroit jamais que sous de fausses apparences de sagesse, elle luy cachât une infidélité.

Belise ne put souffrir de se voir soupçonner d'un sentiment si indigne, elle accusa Cleante d'ingratitude, & après luy avoir fait mille nouveaux sermens qu'elle n'aimeroit jamais que luy, elle ajoûta qu'elle luy permettoit de la deshonoré dans tout le monde, s'il trouvoit jamais rien dans sa conduite qui pût démentir l'estime qu'elle se flatoit qu'ils auroit toute sa vie pour elle ; & luy disant adieu tout baigné de pleurs, elle le conjura de croire que si ses reflexions & ses malheurs l'obligeoient désormais à une conduite si peu conforme à ses desirs, ils n'en seroient que plus ardens dans le fond de son cœur, & que la violence qu'elle s'étoit faite pour les luy cacher

depuis quelques jours luy avoit coûté si cher, qu'elle connoissoit bien que l'amour qu'elle avoit pour luy ne pourroit jamais finir. Mais malgré des sentimens si vifs, les ménagemens qu'elle luy demandoit étoient absolument nécessaires pour ne se pas exposer à devenir la victime de la jalousie de son mary, & des mécontentemens d'une famille où Cleante sçavoit qu'elle n'étoit déjà que trop haye.

Peu de tems après que l'artificieuse Belise eut apaisé par ses discours la juste, méfiance de Cleante, il commença à apprendre dans le monde que le secret qu'il avoit gardé si inviolablement de son commerce avec elle, n'avoit plus été un mystere pendant son absence, & que c'étoit Belise elle-même qui en avoit parlé. L'amour qu'il avoit pour elle cherchant toûjours à la justifier, il ne put la croire capable de tant d'imprudence, il la défendit dans son cœur jusqu'au tems qu'une de ses amies l'assura qu'elle luy avoit avoüé d'elle-même la passion qu'elle avoit pour luy ; qu'elle luy avoit conté mille particularitez, & qu'elle luy avoit livré une copie de la plûpart de ses Lettres. Cette conduite, qui répondoit si peu à l'estime que Belise avoit voulu faire concevoir d'elle à Cleante, & au ménagement qu'elle exigeoit de luy pour son repos & pour sa réputation ; cette conduite, dis-je, fut la premiere chose qu'il luy fit ouvrir les yeux. Il chercha à s'informer plus particulièrement de ce qu'elle avoit fait pendant son absence ; quelqu'un luy dit confusément qu'on la soupçonnoit d'avoir une nouvelle affection depuis cinq ou six mois. Cette date avec celle de la premiere froideur des Lettres de Belise effraya Cleante ; mais il le fut bien davantage quand il aprit que le commerce qu'on la soupçonnoit d'avoir, étoit avec une espece de Pédant qui n'avoit ny agrément dans sa figure, ny politesse dans ses mœurs, ny goût, ny connoissance que de ses Livres qui l'avoient rendu presque fol.

L'amour & la vanité de Cleante, quoy qu'également offensez par ce qu'il venoit d'apprendre, ne pûrent encore l'obliger à condamner absolument Belise. L'estime qu'il avoit pour elle l'emporta sur ses soupçons, & il se contenta de luy écrire une Lettre plus pleine de raillerie que de reproches, dans laquelle il affectoit une indifférence qu'il étoit bien éloigné de sentir. Belise qui prétendoit le tromper sans qu'il cessât de l'aimer, répondit tout ce qui pouvoit faire croire que ce qu'on avoit dit d'elle étoit la plus injuste de

toutes les médisances. Elle entra en fureur de se voir soupçonnée d'une bassesse qu'elle disoit indigne d'elle. Elle écrivit cent choses méprisantes pour celui qu'on luy faisoit l'affront de dire qu'elle aimoit : elle disoit à Cleante qu'elle pardonnoit à tout le monde qui ne la connoissoit pas, de la traiter si indignement, mais qu'elle ne pouvoit se consoler qu'un homme, à qui son cœur devoit être si connu, pût la croire capable d'aimer un Prêtre ; & poussant l'effronterie jusqu'au dernier excès, elle ajoûta que s'il ne l'en croyoit pas à sa parole, il pouvoit faire voir cette Lettre à l'homme dont il étoit question, qui étoit une espece de foû qui la divertissoit quelquefois par ses extravagances, & que la passion qu'il sçavoit qu'elle avoit pour les Sciences étoit la seule raison qui luy avoit fait souffrir cet homme souvent chez elle, finissant la Lettre par le conjurer encore de continuer d'avoir pour elle la conduite & le ménagement qui étoient si nécessaires à son repos.

L'air de bonne foy qui paroissoit dans cette Lettre, desabusa entierement Cleante de ce qu'il n'avoit que mediocrement soupçonné. Il aime trop Belise pour vouloir la trouver si criminelle. En vain l'inégalité de son procédé & de son indiscretion pendant son absence le tentoit quelquefois de la condamner ; il trouvoit toujours dans son cœur des raisons pour l'excuser, & resolu de l'aimer toute sa vie, il préféreroit ce repos retendu sous lequel elle cachoit sa perfidie à tout l'empressement qu'il auroit eu de la voir. Mais à peine avoit-il gardé un mois cette conduite, que Belise qui ne vouloit pas si absolument le perdre qu'elle ne pût le retrouver à ses besoins, l'envoya chercher, & luy manda même qu'il pouvoit la venir voir publiquement chez elle, parce qu'elle étoit indisposée, & que son mary étoit absent. Cleante aussi surpris que touché du plaisir de revoir ce qu'il aimoit, retrouve l'artificieuse Belise plus empressée pour luy qu'il ne l'avoit jamais vûë. Elle luy avoüa que ce n'avoit point été la jalousie de son mary qui avoit depuis son retour été la cause de la conduite qu'elle avoit tenuë avec luy ; qu'elle n'avoit pas encore oublié les moyens de le tromper, mais que s'étant crû trop peu aimée d'un homme qui avoit eu la force d'être deux ans éloigné d'elle, elle avoit fait des efforts sur son cœur pour tâcher d'en arracher une passion qu'elle croyoit qu'il ne meritoit pas ; que ses efforts, bien loin de diminuer son amour, n'avoient servy qu'à la rendre plus

malheureuse ; qu'elle en avoit même toujours été malade depuis qu'elle ne l'avoit vû ; qu'elle connoissoit qu'il avoit des droits sur son cœur qu'elle même ne luy pouvoit ôter, & qu'il falloit enfin qu'elle mourût ou qu'elle renouvelât commerce avec luy ; qu'elle l'avoit adoré toute sa vie, & que pour luy faire voir que c'étoit de bonne foy qu'elle revenoit à luy, elle avoit avant de l'envoyer chercher préparé un rendez-vous pour le lendemain, où il la verroit en toute liberté.

Cleante transporté de la joie la plus vive qu'un Amant qui se croit aimé ait jamais sentie, se rendit le lendemain au rendez-vous avec tout l'empressement que vous pouvez vous imaginer. Il n'y fut plus question ny d'éclaircissemens ny de reproches, Belise s'abandonna à toute la tendresse de son Amant avec toute l'ardeur & la vivacité d'un cœur véritablement touché, & luy conjura par mille larmes de luy pardonner l'irrégularité de sa conduite : Elle l'assura que dans les momens où elle avoit paru la plus résoluë à ne le plus voir, elle l'aimoit avec plus d'emportement qu'elle n'avoit jamais fait : qu'elle avoit voulu éprouver s'il resisteroit à ses froideurs aparentes, mais qu'elle avoit payé cher l'experience qu'elle en avoit faite par tout ce qu'elle avoit souffert en ne le voyant pas ; qu'il s'abandonnât desormais en toute confiance à elle, & qu'il alloit être l'homme du monde le plus heureux, si son bon-heur pouvoit dépendre de l'amour & de ses plaisirs. Elle luy aprit en même tems l'expedient qu'elle avoit imaginé pour le voir toutes les nuits sans courre de part ny d'autre aucun risque, & sans les incommoditez des rendez-vous qu'ils avoient avant son absence. Elle luy en donna un autre le lendemain, & ce manège dura cinq jours, durant lesquels Belise fit des choses inouïes pour avoir Cleante chaque jour. Enfin le soir d'un rendez- vous qu'ils eurent à une maison de campagne où Belise alla dîner teste à teste avec luy elle tomba malade, & comme elle ne pouvoit le voir chez elle à cause des désenses de son mary, elle luy écrivit dès le lendemain qu'elle étoit au desespoir d'être obligée de se trouver sept ou huit jours sans le voir ; qu'il falloit attendre le cours que prendroit sa maladie, & que si elle étoit de quelque durée, il pouvoit s'assurer qu'elle imagineroit des moyens de le faire entrer chez elle.

Pendant cette petite absence elle luy écrivoit tous les jours dans des termes qui devoient faire croire qu'elle s'abandonnoit tout de nouveau à l'amour de Cleante & à sa discretion. Enfin elle trouva un moyen de le voir, & luy manda qu'il pouvoit y venir dans deux jours, que la femme de chambre son ancienne Confidente l'introduiroit secretement dans sa chambre pour quelques heures ; l'état de sa santé ne luy permettant pas de se servir encore de l'expedient qu'elle avoit ménagé pour les nuits, & que cet expedient étoit seur dès que sa santé seroit rétablie.

Cleante se rendît à l'heure marquée avec toute l'impatience que l'on a de revoir ce qu'on aime ; il trouva la Confidente au rendez-vous, mais il fut frappé d'un étonnement bien terrible quand cette femme de chambre au lieu de le faire entrer luy dit pour la seconde fois que sa maîtresse ne le vouloit plus voir de sa vie ; qu'elle luy avoit défendu même d'avoir désormais aucun commerce avec luy, & qu'elle vouloit avoir absolument les Lettres qu'elle luy avoit écrites depuis leur racommodement ; que sa maîtresse luy en apprendroit aparamment les raisons. En même tems elle donna une Lettre à Cleante qu'il ouvrit, il y trouva son congé par écrit, sans que Belise luy en dît aucune raison que celle de la prétenduë jalousie de son mary, sans se souvenir qu'elle luy avoit dit cent fois depuis cinq jours que c'étoit un faux prétexte dont elle avoir coloré son premier changement : Elle ajoûtoit à cette mauvaise excuse qu'elle étoit malheureuse, mais qu'elle ne pouvoit pas s'empêcher de se soumettre à sa destinée, qu'elle avoüoit que son procedé n'étoit pas dans l'ordre, mais qu'elle croyoit Cleante trop honnête homme pour s'en servir pour la perdre, qu'elle luy disoit un éternel adieu, & qu'elle le prioit de l'oublier & de ne pas cesser de-l'estimer. Cleante étouffant dans son cœur le dépit & la rage où cette Lettre le mit, il fit sur le champ une réponse que j'ay lûë, & qui étoit la plus soûmise & la plus touchante que jamais un Amant justement irrité ait écrite : Il vouloit voir jusqu'où Belise pousseroit son imprudence ; il ne fut pas long-tems à en être éclaircy. La femme de chambre luy rapporta sa Lettre cachetée, & luy dit qu'il devoit s'attendre que toutes celles qu'il écriroit désormais à sa Maîtresse auroient un semblable sort ; qu'elle avoit fait d'inutiles efforts pour la luy faire lire, & qu'elle ne pouvoit concevoir ce qui luy avoit passé par la tête depuis deux jours.

L'extravagance du procédé de Belise parut d'abord à Cleante trop outrée pour s'en mettre en colère, & consolé à ce qu'il crut de n'avoir plus de commerce avec une telle folle, il résolut d'attendre sans se mettre en peine qu'elle courût encore après luy. Mais la jalousie ne laissa pas long-tems son cœur dans cette tranquillité, il rêvoit malgré luy nuit & jour à la bizarrerie de son aventure ; plus il y pensoit, moins il y pouvoit débrouiller la confusion où elle jettoit son esprit. En vain ; ce qu'on luy avoit dit deux mois auparavant du commerce de Belise avec son Pedant luy revint en pensée, son retour vers luy sembloit l'assurer du contraire ; & lors qu'il avoit voulu en parler à cette infidelle pendant les quinze jours de leur r'accommodement, elle l'avoit pris sur un ton si fier qu'il sembloit que Cleante l'eût soupçonnée de coucher avec son laquais. Elle l'avoit même assuré, qu'elle eut déjà chassé ce petit coquet de sa maison, si elle en avoit crû le sacrifice digne de luy ; mais qu'il luy avoit paru que c'étoit faire trop d'honneur à un tel personnage de le traiter comme si on en eut été jaloux. Mais quoy, disoit-il en luy-même, si Belise n'aimoit rien, passeroit-elle en un moment à des extrémités si opposées ? Mais qui aime-t'elle ? Ce ne peut être l'homme dont elle m'a parlé avec tant de mépris. Et si ce n'est pas luy, peut-elle en deux jours, & malade, avoir lié avec un autre un commerce capable de détruire celui qu'elle avoit avec moy ? Quoy cette même Belise que j'ay vûë si souvent à mes genoux animer mes froideurs par ces larmes, c'est elle qui refuse de lire les réponses que je fais à ses Lettres ? Cette même femme qui dit m'avoit aimé dix ans avant de me l'avoir fait connoître, elle qui m'a forcé à l'aimer par des emportemens & des transports que jamais Amant n'a eu pour une Maîtresse : cette Belise qui s'est livrée il n'y a que dix jours à mon amour, qui m'a fait mille nouveaux sermens d'une tendresse éternelle, qui a, mais, Dieu, il faut se taire & oublier jusqu'à quel point va son indignité.

Pendant que Cleante s'abandonnoit à ces réflexions, la maladie de Belise devint assez dangereuse pour qu'on put croire qu'elle en mourroit. Cleante eut tout le soin qu'il pouvoit avoir d'une personne qui ne vouloit plus entendre parler de luy ; il y envoyoit à toute heure sous des noms supposés ; il y alloit quelque fois luy même déguisé pour en sçavoir des nouvelles. Belise n'ignoroit rien de tout ce qu'il faisoit pour elle, & loin d'en être

touchée, Cleante à sçû depuis qu'elle en faisoit des railleries picquantes avec le nouvel objet de son amour. Elle eut même l'impudence de répondre à une de ses amies qui luy disoit qu'elle avoit vû Cleante touché de ses maux, qu'elle ne sçavoit pas dequoy il s'avisoit de prendre part à sa santé ; que pour elle, celle de Cleante luy étoit plus indifférence que celle du dernier des hommes. L'infidélité qui faisoit agir Belise n'étoit point encor assez connue de Cleante pour la condamner absolument, le danger où étoit sa vie luy rendoit malgré sa raison & sa jalousie toute la tendresse qu'il avoit jamais eu pour elle ; il oublioit tout ce qui pouvoit l'obliger à la haïr, & à la mépriser pour pleurer les maux qu'elle souffroit, & la bonté de son cœur luy faisoit regarder comme un crime affreux de l'abandonner en l'état où elle étoit. La guérison de Belise desabusa enfin ce trop credule Amant, & luy fit voir dans toute son étendue la bassesse & l'infamie d'un cœur qu'il avoit long-tems crû digne de luy.

Le hazard voulut que l'un des premiers jours que Belise sortit de sa maison pour aller prendre l'air aux Tuilleries, des Dames avec qui Cleante se promenoit, la joignirent : Cleante luy fit un compliment sur le retour de sa santé ; elle répondit tant bien que mal. Elle ne laissa pas dans la suite de la conversation de luy faire cent agasseries, & du jetter des propos qui pouvoient luy faire croire qu'elle l'aimoit éperduëment, & que la raison seule l'empêchoit de le voir. Le hazard voulut encore que le mary de Belise & son nouvel Amant la trouvassent se promenant avec Cleante, l'Amant qui connoissoit la facilité que Belise avoit de se r'acommoder, en prit l'alarme, & luy en témoigna son chagrin dès le soir. Belise résoluë de guérir ses soupçons envoya des le lendemain la même amie de Cleante à qui elle avoit conté son histoire pendant son absence, & faisant parler la jalousie de son mary qui n'y pensoit pas, elle conjura cette amie de conjurer Cleante de ne la pas exposer à tous les chagrins & à tous les reproches que la promenade des Tuilleries luy avoit fait essuyer, qu'elle étoit perduë sans ressource dans sa famille si jamais on voyoit Cleante luy parler ; & qu'elle l'avertissoit que si jamais il l'abordoit, elle luy seroit un incivilité publique & qu'elle sortiroit de toutes les maisons où elle le verroit entrer.

Cleante encore abusé jusqu'à ce moment étoit prest de s'acorder à tout ce que luy demandoit son amie, lors qu'un de ses amis entrant dans sa

chambre leur dit qu'il venoit de voir aux Tuilleries Belise avec un fort sot homme qui luy avoit parlé tout le matin à l'écart & fort secretement. Cleante ayant voulu en sçavoir le nom, il aprit que c'étoit le même Pedant dont il étoit question outré de se voir si indignement trompé, il reprocha à son amie de vouloir l'aider à être toujours la dupe d'une friponne quui ne meritoit ny amy ny Amant tel que luy. Cette amie offensée du personnage que Belise luy faisoit joüer, courut chez elle, & la menaça de la part de Cleante de toutes les fureurs dont un honnête homme peut-être capable quand il se voit trahy, mais Belise l'abusa encore par ses artifices ordinaires, & eut peut être abusé Cleante aussi, si malheureusement pour elle un domestique qui avoit été son confident, & qui étoit fort depuis quinze jours de chez elle, mal récompensé de ses peines, n'étoit venu voir Cleante, & luy découvrit tous les mysteres de l'infamie de sa Maîtresse.

Il luy aprit que si Belise avoit renoüé commerce avec luy, c'étoit dans un tems que son nouvel Amant étoit allé à la campagne, qu'il étoit pourtant vray qu'elle étoit pour lors dégoûtée de ce Pédant, & qu'elle luy en avoit fait la confidence en luy faisant la proposition de faire entrer Cleante toutes les nuits chez elle ; que le projet en eut été executé si elle ne fut pas tombée malade ; mais que le nouvel Amant étant revenu au commencement de sa maladie, & luy ayant fait des reproches de ce qu'elle avoit vû Cleante, Belise qui étoit menacée par les Medecins de passer l'Hyver dans la chambre, se détermina à renoüer commerce avec luy, quoyqu'il ne luy plût gueres, par ce qu'elle pouvoit le voir sans mystere chez elle, au lieu que les défenses de son mary l'empêchoient de voir Cleante si commodément ; que c'étoit la raison de la seconde rupture ; que le mary de Belise s'étant lassé de voir si souvent chez sa femme un homme qui pouvoit passer pour un fol, & qu'on ne recevoit pas volontiers dans les bonnes maisons, l'avoit chassé de la sienne il y avoit plus de trois mois, que depuis ce tems-là Belise n'avoit passé aucun jour quoique malade sans luy écrire ; qu'elle le faisoit secretement entrer dans sa maison toutes les fois que son mary étoit à la ville ; qu'elle s'étoit servie pour y réüssir des mêmes moyens qu'elle avoit pû auparavant imaginé & proposé pour Cleante ; & que l'une des nuits qu'elle avoit pensé mourir, elle avoit feint de vouloir reposer pour le faire entrer déguisé, & luy parler deux ou trois heures de suite ; qu'enfin son

mary informé de tout ce qui se passoit depuis ses défenses, étoit devenu si jaloux de ce petit Colet, qu'il avoit défendu à sa femme d'avoir aucune sorte de commerce avec luy, & avoit chassé ceux de ses domestiques qui le mêloient de cet intrigue dont il en étoit un ; que cependant ils se voyoient toûjours secretement, & que depuis la guerison de Belife leur rendez-vous le plus ordinaire étoit aux Tuilleries, quand ils ne vouloient pas se parler. L'état où se trouva Cleante à ce recit est de ceux qu'on ne peut s'imaginer sans les avoir entis. Après avoir demeuré immobile, il s'abandonna au plus affreux desespoir qu'un cœur sensible & offensé puisse jamais experinenter ; & après les mouvemens de l'emporement le plus furieux, il écrivit à Belise la Lettre la plus outrageante que le dépit & la age puisse jamais dicter. Il la luy envoya par le même domestique qu'il avoit encor avec luy dans sa maison, mais elle refusa absolument de la voir ; & le valet ayant assuré Cleante qu'il trouveroit tous les matins Belise aux Tuilleries, où sous pretexte d'aller prendre l'air pour le rétablissement de sa santé, elle lloit recevoir les visites de son nouvel Amant il alla dès le lendemain l'y chercher.

Il la joignit dans le même endroit où elle avoit autrefois conté le commencement de son Histoire à Zelonide, & où elle avoit si bien parlé de sa tendresse à ce même Cleante qu'elle trahissoit si indignement. Comme elle ne le croyoit pas si bien instruit de sa perfidie qu'il étoit, elle répondit à ses premiers reproches avec une fierté & une arrogance capable de la faire croire innocente à qui n'auroit pas été pleinement informé de son infidélité. Mai Cleante l'ayant convaincuë par les circon stances marquées qu'il avoit apprises du dome stique dont je viens de vous parler, elle n'eut plus de ressource que dans une effronterie dont elle seule étoit capable, & sans songer à qu' elle parloit, elle dit hardiment à Cleante, , qu'il étoit surprenant que sur la foy d'un coquin & sur de si foibles aparences on condamnoit un femme comme elle dont la vertu suffisoit pou la défense. Cleante outré d'une gloire si contretens luy repartit en courroux qu'un femme comme elle n'étoit plus desorma qu'une creature infame & deshonorée ; que tems, où elle le pouvoit tromper étoit passé que c'étoit bien à elle à parler de vertu ; qu'e le étoit si méprisable qu'elle n'en avoit pa même assez pour rougir de ses infamies ; qu' le lieu où ils étoient suffisoit pour l'en cor

vaincre, puisque s'il luy restoit le moindre sentiment d'honneur, elle mourroit de hon d'être assez lâche d'y venir tous les jours fait l'amour avec un Prêtre, après avoir juré si so vent une fidélité éternelle à un homme tel qu' luy ; que s'il l'estimoit assez pour se vang d'elle, il ne voudroit que la faire souvenir c profond mépris qu'elle luy en avoit fait paroître par ses Lettres & de vive voix : que cependant il faloit loüer sa prudence d'avoir choisi pour Amant un Pédant qui ne meritoit pas la colere d'un honnête homme ; & qu'ils étoient l'un & l'autre si indignes de luy, qu'il luy promettoit de n'avoir jamais pour eux qu'une indifférence si grande qu'elle luy seroit bien-tost oublier s'il l'avoit jamais connuë. Il ajoûta qu'il luy restoit encor assez de bonté pour elle pour déplorer l'infame réputation qu'elle s'alloit acquérir dans le monde. A ces mots Belise l'interrompit, & plus hardie qu'elle ne l'avoit été avant d'être convaincuë, elle luy dit qu'il étoit trop charitable de la moitié d'avoir tant de soin de sa réputation ; qu'elle avoir appris à mépriser les chimères, & qu'elle en sçavoit trop pour être désormais la dupe d'une vaine gloire.

Ces indignes paroles achevant de pousser à bout la fureur de Cleante, il traita Belife avec mille malignitez, la menaça de la deshonoré dans le monde, & de faire voir à son Pédant comme elle avoit couru après luy dés – qu'elle l'avoit perdu de vûë, afin qu'il aprit du moins à ne pas estimer ses faveurs plus qu'elles ne meritoient de l'être. Belise aussi peu touchée des menaces de Cleante qu'elle l'avoit été de ses reproches, luy repartit que pour un homme qui avoit eu un si long commerce avec elle, il la connoissoit bien mal : qu'il devoit sçavoir qu'elle ne se soucioit pas d'être estimée, ny d'aimer un homme estimable ; que le party contraire coûtoit moins cher ; & que ce que luy & le reste du monde pourroit jamais dire contr'elle, à étoit la chose du monde qui luy étoit la plus indifférente.

Cleante épouventé qu'une femme dont le cœur luy avoit paru autrefois si estimable fut devenuë allez perduë pour soutenir avec tant d'effronterie les preuves de son crime, & pour abandonner si hautement son honneur & sa gloire, acheva par ses reproches affreux que j'ay juré de taire, de Belise convint de tout sans seulement rougir ; & Cleante autant effrayé & confus de tout ce qu'il venoit d'entendre, que penetré de douleur & de rage de

l'infidélité de sa Maîtresse, l'abandonna pour jamais à toute l'horreur de sa mauvaise conduite.

Voilà comment finit l'histoire de cette Belise qui s'étoit si long tems donnée pour une heroïne de belle compassion, & qui ne parloit jamais que de la fidélité inviolable de son cœur, & du mépris & de la honte que meritoient les femmes infidelles. Pour Cleante il m'a avoué que comme ce n'étoit point son goût naturel qui luy avoit donné de la tendresse pour Belise, il avoit cessé de l'aimer dès qu'il avoit vû assez clair dans sa conduite pour cesser de l'estimer, & que le mepris & l'indignation avoient pris tout à coup lla place de la tendresse qu'il avoit senty pour elle ; mais que le chagrin d'être trompé en estimant si long-tems un cœur si indigne de l'être, luy avoir donné une veritable affliction, & que ce n'étoit qu'avec peine que l'amour propre avoit pardonné une faute si grossiere à son discernement.

FIN.

LETTRES GALANTES DE MADAME ****.

PREMIERE LETTRE.



E ne croyois pas que la tendresse que j'ay pour vous pût augmenter la vivacité qu'elle m'a conservée au milieu du tumulte du monde, je m'étois persuadé que la solitude n'y pouvoit rien ajoûter ; mais hélas ! que je me suis trompée, & qu'une vie solitaire dans des lieux où l'on a vû ce que l'on aime est propre à fortifier une passion ; la mienne est icy d'une ardeur que rien ne peut exprimer, chaque arbre de ce bois, chaque lieu où je vous ay parlé, l'augmente, & je desire de vous y revoir avec tant d'ardeur, que si vous avez autant d'amour que moy, & aussi peu de raison, vous ferez la folie d'y revenir.

II. LETTRE.

MEs derniers malheurs sont si terribles, & il me restera désormais si peu de liberté de vous en instruire, que vous apprendrez plutôt par le bruit du monde que par moy quelle sera ma destinée, mais assurez-vous que vous sçauvez par moy-même dès que j'y verray le moindre jour que je vous aime plus tendrement que jamais, & que je vous conserveray mon cœur malgré l'absence & les efforts que l'on fait pour vous l'ôter. Pour reconnaissance d'une tendresse si parfaite, souvenez-vous quelquefois des malheurs que vous me caufez ; si ceux que je souffre presentement vous étoient connus, vous auriez horreur des peines d'une malheureuse qui n'est infortunée que parce qu'elle vous aime. Adieu mon cher, si l'on mourroit de douleur j'expirerois sans doute en prononçant ce cruel adieu. Sont-ce là les douceurs que j'esperois goûter en arrivant à Paris. Je passe toutes les nuits en larmes, dont il faut même que les traces disparaissent le jour ; rien n'égale mes tourmens, & je n'ay pas seulement la liberté de les pleurer. Que de peines fait souffrir une veritable passion ; Adieu encor une fois, mon cher enfant. Un engagement de famille dont rien ne peut me dispenser, me menera apparamment demain à l'Opera, j'avoüe à la honte de toute ma raison que je souhaite que vous y soyez témoin de ma tristesse, & de voir dans vos yeux, toute la compassion & l'amour que je merite. Je croy que je n'ay pas besoin de vous dire, qu'il faudroit agir avec moy comme avec une personne qui vous seroit inconnuë.

III. LETTRE.

PUis-je mieux vous convaincre de vôtre crime qu'en trouvant dans la bouche d'un autre des secrets qui ne doivent jamais être sçûs que de vous je vous le redis encor, il y a des choses répanduës dans le monde que l'on ne peut sçavoir que par l'un de nous deux ; je suis seure de ne les avoir point dites eelles sont d'une nature à porter cette assurance avec elle, cependant elles sont sçûës, & vous m'accusez d'injustice & de simplicité quand je crois ceux qui me parlent contre vous, Ah cruel ! Veux-tu encore redoubler mes suplices, & tes cruautéz par les protestations d'une feinte innocence, qui toute fausse qu'elle est n'affoiblit que trop mes justes ressentimens ? Mais ne te flate pas de triompher seul par ton esprit de la plus tendre Amante qui ait jamais été, le tems de ma foiblesse est passé, & si je suis assez malheureuse pour être exposée desormais à la honte de t'aimer encor, au moins sera-ce une honte secrette, aucune de mes actios ne la découvrira & tu n'entendras plus parler d'une femme qui a reçû de toy un traitement si peu digne de son amour ; enfin j'ay lieu de vous croire indiscret, par là je ne doute pas que vous ne me soyez infidelle ; un repentir ne peut effacer tant de crimes, il siffit d'en avoir été coupable pour perdre mon estime, sans laquelle mon cœur ne peut agir. Si je ne vous avois pas estimé aurois-je pû vous aimer d'une passion si violente ? Mais vous m'ôtez enfin la consolation que j'avois dans ma douleur de penser que si le merite d'en Amant pouvoit excuser la foiblesse d'une femme, les mienes doivent l'être. Helas ! Je n'ay plus cette douce consolation, tout ce que j'ay fait contre mon devoir, contre ma raison & contre la nature même, en donnent des chagrins si sensibles à ira famille qu'ils se presentent à moy comme des bourreaux qui viennent m'assainer, je suis remplie de honte, de repentir & de desespoir, & si la mort a jamais été desirable, c'est sans doute dans le malheureux état où vous me réduisez ; Je ne dis plus comme autrefois, que si tout ce que je souffre vous étoit connû, vous y seriez sensible, puisque vous l'avez si peu été à tout ce que j'ay fait pour vous, je dois perdre l'esperance de vous le rendre jamais ; c'est cette malheureuse assurance qui m'empêchera dusormais de chercher à vous voir ; car j'avoic à ma honte que s'il me restoit encore quelque espoir de me faire aimer de vous, il n'y a rien que je ne fisse pour y parvenir, & pour vous faire sentir ensuite par des duretez semblables aux vôtres, queel-les sont les douleurs

que je souffre à present. Quel plaisir de te voir ingrat ! vivement touché d'une fême que tu as si mortellement offensée ? Que tu le serois alors, des peines que je souffre aujourd'huy ; elles te paroîtroient ce qu'elles sont effectivement ; c'est à dire, insupportables, je ne les puis plus souffrir, j'en mourray ou j'en perdray le peu de raison qui me reste. Le moyen d'en conserver dans des malheurs si terribles ? J'ay perdu les bonnes graces de ma famille, & me suis fait un enfer de mon domestique. pour un Amant qui ne merite que ma haine. Mais Dieux c'est la le comble de-ma misere, je ne puis le haïr, je le méprise, je l'abhore, mais je sens que je ne le haïs pas : n'espere pourtant rien ingrat, de ce reste de foiblesse, j'avallerois ce poison que tu me demande, & que tu sçais bien que tu ne recevras jamais de ma main, si je me croyois capable de la bassesse de faire à l'avenir aucun pas vers toy. J'avois résolu de te paroître modérée & froide, & j'y étois ce me semble parvenuë dans la Lettre que je t'ay écrite cette nuit, mais celle que je viens de recevoir de toy me tire de cet état apparent d'indifference, je ne puis considerer sans fureur le plaisir que tu te fais de te ioïer de moy : qu'en veux-faire ! puisque tu ne m'aime point ? Je sçay qu'il est des choses d'usage même sans amour avec d'autres femmes, mais. pour moy qui ne te verrois pas, quand tu serois aussi fidelle que perfide, & que je serois aussi contente de toy que je m'en plains, que peux tu gagner par tes maneges ? cherches tu le plaisir de me tromper ? Je t'assure que tu ne l'auras de ta vie ; je vois clair enfin, je connois par une malheureuse experience que la vanité seule fait agir la pluspart des hommes, il les faut haïr & mépriser tous, si l'on veut conserver quelque tranquillité. Si la haine que j'auray désormais pour tous les autres m'en pouvoit acquerir pour toy, que je serois assurée d'être bien-tost heureuse. Adieu, Monsieur, une pareille Lettre écrite tout d'un trait avec des sentimens si penibles, & un bras nouvellement seigné n'est pas une petite affaire, vous avez apparemment appris par celuy qui vous a rendu ma Lettre, qu'elle est ma maladie, mais aprenez par moy que je n'oubli-ray rien pour la rendre considerable, & capable de finir une vie que je trouve trop longue quoy qu'à peine commencée ; j'ay trop vécu, puisque j'ay pû vous dire que je vous aime, & que je n'ay pû me faire aimer de vous.

IV. LETTRE.

N'Avez-vous point de meilleurs conseils à me donner pour prévenir les nouveaux malheurs que la jalousie me prepare, que celui de vous abandonner ? Ah j'y periray ! si je n'en puis sortir que par cette voie, les nouveaux tourmens où je vais être exposée feront sur moy le même effet qu'ont déjà fait ceux que j'ay soufferts, je vous en aimeray avec plus d'ardeur. Un cœur veritablement touché ne cede point aux difficultez, & un Amant qui ne cesse point d'être aimable, doit toujours être aimé soyez donc persuadé, mon cher Enfant, que rien ne détruira l'amour que j'ay pour vous, puisque vous êtes seur de mon cœur. Pourquoi vous abandonner au desespoir, & pourquoi renoncer aux douceurs de l'esperance : la jalousie avec toute la vigilance a-t'elle pû parvenir jusqu'à present à m'ôter les moyens de vous voir, il y a deux ans que l'on y travaille, & il n'y a que deux jours que nous nous jurions une fidelité éternelle. Ah mon cher Amant ! il ne faut que s'aimer toute sa vie pour être assuré d'être toujours heureux, nos plaisirs mêmes ne font pas éloigner ; j'ay une fermeté qui me fera passer sur toutes les difficultez, & une tendresse qui ne cederà plus à d'inutiles bienseances ; il me semble que vous devez être touché, de me voir tant de courage dans le fort du péril même ; que sera-ce quand il sera passé ? Gardez-vous bien de vous affliger, vous n'êtes pas en état de le faire sans danger ? Pensez à vôtre santé, mon cher enfant ; & n'ayez d'autre soin que de la rétablir ; vôtre maladie est pour moy le plus pressant des malheurs, guerissez-vous & laissez faire le reste à l'amour, qui n'abandonne pas des Amans si dignes de ses faveurs.

V. LETTRE.

VOus êtes trop malade pour m'écrire de longues Lettres, mais vous ne l'êtes pas assez, pour manquer à m'écrire quatre lignes tous les jours : Vôte maladie vous a t'elle ôté & les desirs & les craintes ? N'en devez-vous point avoir de perdre mon cœur ? Je luy remarque depuis peu des foiblesses qui m'épouventent, vôte presence est necessaire pour le remettre à son devoir, & si vous êtes encor malade long-temps, je ne vous répons de rien. Il y a long-temps que Je suis blessée du peu de disposition que vous avez à devenir jaloux : je suis lasse de ne vous pas paroître digne des soins & des sentimens qui peuvent rendre une Maîtresse fidelle ; je ne veux pas que la jalousie d'un Amant vienne d'une mauvaise opinion qu'il ait de sa Maîtresse mais de la violence de sa passion, & si vous demeurez davantage dans une profonde certitude de ma fidélité, je vous feray bien voir qu'un cœur qui manque d'ardeur & de delicatesse, n'est pas digne du mien, & qu'il faut le regarder comme un bien precieux que l'on doit toujours craindre de perdre ; enfin soyez jaloux, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez, & si vous voulez que je ne cesse pas de vous aimer : car je trouve vôte tranquillité si injurieuse que l'excès de la jalousie la plus terrible ne me paroît pas un mal si dangereux je n'ay jamais été qu'à vous, & j'y veux être toute ma vie : mais soûtenez ma constance, faites qu'elle soit un effet de ma passion, & non pas de ma vanité ; venez par vôte vûë fortifier des sentimens qui s'affoiblissent, vous me trouverez avec des empressemens & des ardeurs qui vous persuaderont mieux ma fidélité que tout ce que je pourois vous écrire ; guerissez donc promptement pour venir gouter les douceurs que vous promet l'amour n'ayez d'autres soins que celui d'avancer vôte bon- heur en avançant le retour de vôte santé ; conservez-en & ma vie & la vôtre, elles sont jointes inseparablement. Enfin, je reconnoîtray vôte amour aux soins que vous prendrez de guerir ; n'est-il pas juste que vous travailliez à diminuer le mal-heur que vous me causez, & que vous veniez m'aider à suporter ceux qui ne dépendent point de vous.

VI. LETTRE.

OÙy je croy que vous m'aimez, vos discours & vos yeux m'en ont donné des assurances trop tendres pour me laisser aucun lieu d'en douter : mais puisque je rends justice à vôtre cœur rendez-la au mien, & soyez fortement persuadé que je n'ay jamais aimé Monsieur Le goût que j'ay pour vous n'est-il pas une suffisante preuve que je ne puis en avoir eu pour luy ; faites reflexion à vôtre bizarre jalousie, mon cher Amant, & vous ferez assurément honteux de l'avoir conçûë, elle me fait une mortelle iniure, & je m'en plaindrois fort serieusement si je ne vous trouvois assez puny par la pensée d'être le maître d'un cœur qui auroit pû être si méprisable ; Je suis bien obligée à la pitié de mon Amie ; mais je ne sçay si une personne qui est seure de vôtre cœur, doit en inspirer, quelque malheureuse qu'elle soit ; d'ailleurs, pour moy je me trouve digne d'envie, vous êtes aimable & vous m'aimez, en faut-il davantage pour paroître heureuse & pour l'être en effet, il n'y a de sensible & de vray bonheur au monde que dans l'union de deux cœurs dignes l'un de l'autre, & tout ce qui ne la détruit pas ne peut être un malheur considerable ; Je croy même être redevable aux persecutions que l'on me fait souffrir depuis long-temps de la vivacité de vos sentimens, vous m'aimiez moins quand il vous étoit permis de me le dire l'amour qui a voulu me vanger & punir vôtre orgueil, vous a rendu plus sensible à mesure que je suis devenuë plus captive, la connoissance que j'ay de cet effet de mes souffrances me les a renduës si cheres que je regarde sans envie les commerces pleins de liberté ; je suis presque persuadée que vous cesseriez de m'aimer si je cessois d'être malheureuse gardez-vous bien de m'ôter cette opinion dans l'état où je suis, elle adoucit de beaucoup les maux que je souffre, & n'altère point l'amour que j'ay pour vous.

VII. LETTRE

JE viens de passer la plus heureuse nuit que j'aye passée depuis que je n'en passe plus avec vous je vous ay vû, mon cher Amant, je vous ay parlé avec une entiere liberté & dans des lieux charmans, la verité ne fait pas une plus forte impression qu'en a fait cette agreable illusion : Pourquoi la reflexion m'en desabusoit elle ? Que j'aurois été heureuse si je ne m'étois point éveillée, j'aurois toûjours crû vous voir, & vous dire tout ce que je sens pour vous : il me semble même que ie vous parlois avec plus d'ardeur & de tendresse que je n'ay jamais fait ; que la crainte n'avoit point de place dans nos cœurs, & que nous n'avions que les émotions & les transports que donne un amour parfaitement heureux ; Mais ces plaisirs ne seront jamais pour nous qu'un songe, & je suis trop observée pour esperer d'en connoître jamais la verité.

VIII. LETTRE.

LE moyen de garder sa colere avec vous. J'avois raison de ne vouloir plus vous voir, c'étoit assurément le moyen de garder ma fierté. Dieux ! que je me trouve foible ? Est il possible que j'aye si facilement cédé ? Moy que deux mois d'absence & de resolution sembloient avoir renduë invincible : mais vous êtes un homme terrible à qui rien ne peut resister il faut l'avouër, je ne vous ay pas plûtost vû que j'ay souhaité d'être vaincuë, & mes reflexions n'ont fait que me persuader que vous êtes digne de vôtre victoire ; aimez-la, je vous en coniure, que je vous fois à l'avenir plus chere que je ne vous l'ay encor été. Aimez-moy, s'il est possible, autant que je vous aime.

IX. LETTRE.

TU m'accusois ingrat, & tu me reduis à me justifier, tu as mille torts à mon égard. Ah ! que tu connois bien mon cœur, tu sçais qu'il ne peut rien souffrir qui blesse la delicatessen, & que c'est un moyen seur de le faire parler que de l'a cuser d'infidelité ; la maniere dont je suis touchée de tes injustes reproches, me fait sentir mille maux, & ie vais te faite connoître que je t'ay trop aimé pour cesser de t'aimer de ma vie : après me dissimulation de plusieurs jours, & des éforts quui m'avoiet persuadée que mon amour étoit affoibly, je viens t'avoüer que je t'aime encor avec une violence qui ne peut être comparée qu'à ton injustice, & la honte d'avoüer ce que je croyois te cacher le reste de mes jours cede sans résistance à la douleur de me voir accusée par un homme que j'ay aimé huit ans entiers sans en être aimée, & sans esperace de l'être ; non seulement je n'ay jamais aimé que toy mais je n'ay jamais eû une pensée ny une complaisance qui ait pû te déplaire, j'en jure par la peine que j'ay à cesser de t'aimer malgré les justes sujets que tu m'en donnes, je suis prête à t'en donner toutes les marques que tu voudras, garde mes Lettres, & sur tout celle-cy, & rend les publiques, si tu trouve quand tu daigneras t'éclaircir de ma conduite, que j'aye Jamais aimé un autre que toy ; oüy je consens si tu me trouve infidelle, d'être déshonorée par un horrible éclat ; mais après que je t'auray fait voir mon innocence, n'attens plus de moy que des marques de mépris & de haine ; je ne veux point te persuader sans fondement que tu es un perfide, les preuves que j'en ay ne sont que trop seures, cependant quoy que ma raison soit convaincuë je sens que mon cœur ne l'est pas-encore, & que sa foiblesse cherche à ce donner des moyens de te justifier, j'accorde à l'empressement que j'ay de vous paroître innocente, la conversation que je refuse depuis tant de jours à vos prie res, je Vous verray s'il m'est possible dès ce soir, je vas mettre tout en usage pour aller au bal à l'Hôtel de ne manquez pas de vous y rendre ; il me convient si peu d'y aller,

dans l'état où est mon cœur, que je serois inconsolable si je n'avois pas le plaisir de vous y confondre, vous sçavez de quelle conséquence il est de vous déguiser, si bien que personne ne puisse vous reconnoître, je ne veux point vous dire de quelle maniere je feray masquée, pour vous laisser le merite de me démêler dans la foule, mais comme vôtre cœur est un mauvais guide pour vous conduire vers moy, prenez garde de vous méprendre.

X. LETTRE.

VOus me faites paroître la plus injurieuse jalousie que l'on puisse témoigner à une femme delicate, vous m'accusez de manquer à tous les sermens que je vous ay faits, & d'accorder à mon mary ce qui doit être consacré à l'amour. Si je l'aime, pourquoy entretiens-je un commerce avec vous, qui trouble tout le repos de mon mary Je suis si outrée de vos indignes soupçons que je ne veux pas me donner la peine de vous faire voir combien ils sont injustes, je veux que vous doutiez encor quelques heures de ma fidélité, pour vous punir de ne la pas connoître aussi exacte qu'elle est. Adieu. Mes dernieres Lettres que vous dites que vous avez lûës avec tant d'attention, vous ont pû faire voir que les inquietudes que j'ay euës pour vôtre vie ont été sans mélange, & que je n'ay pensé dans ces terribles momens à rien moins qu'à la seureté de mes Lettres ; mais dois-je encor craindre quelque chose pour vôtre santé ? Grands Dieux ! Trembleray-je toujours pour une vie qui m'est mille fois plus chere que la mienne ? Si vous vous portiez bien je vous verrois un quart d'heure aujourd'huy chez la bonne femme, où je vous assurerois que je vous aime plus que je ne vous ay jamais aimé, malgré les cruels soupçons que vous me faites paroître, je les donne aux chagrins de vôtre maladie, je vois bien que vous ne connoissez pas tout ce que je suis capable de faire pour ce que j'aime.

XI. LETTRE.

ON vient de m'a porter une Lettre de vous qui détruit entierement mes résolutions, & qui me met en état plus que jamais d'être le jouët de l'amour, & de vos injustices ; vous avez un si puissant ascendant sur mon cœur, que ma raison s'oppose toûjours en vain à ses mouvemens, je ne puis tenir contre vos soumissions feintes ou veritables, & j'ay beau connoître de quelle conséquence il est de soutenir sa fierté, je n'en puis conserver pour vous, Bon Dieu ! que vous me faites de plaisir de m'ôter ma colere, je n'en sçavois plus que faire, je ne suis point née pour vous gronder, je ne sçay comment m'y prendre dans le moment que j'ay plus de sujet de le faire ; il n'y a que vous d'Amant au monde qui puisse s'offencer de la jalousie de sa Maîtresse ; mais ne parlons plus de rien, on doit faire de bonne grace ce que l'on a promis de faire, je vous pardonne de bon cœur, & comme le pardon que je vous accorde remet les choses dans une égalité de tendresse entre nous, je vous prie mon cher Amant de me pardonner aussi les chagrins que je vous ay causez, je ne sçaurois vous en avoir donné d'aussi sensible que ceux que me donne vôtre maladie, l'opinion qu'il me semble que vous avez que c'est moy qui vous la cause, me met au desespoir, vous n'avez déjà pas trop de tendresse pour moy, vous n'en aurez bien tost pas aucune si vous continuez de me regarder comme une femme qui vous accable de maux, & qui augmente par la bizarrerie de ses sentimens les malheurs que vous cause la fortune.

XII. LETTRE.

Tirez-vous au bâton avec une pauvre femme qui n'a pas la liberté de suivre sa volonté. Parce que vous avez été un jour sans recevoir de mes nouvelles, vous m'en laissez deux sans m'en donner des vôtres, quoy que vous n'ignoriez pas que c'est la seule chose dans l'état où je suis qui puisse adoucir mes douleurs, je ne sçay si je ne me flatte point ; mais il me semble que j'entrevois des remèdes, & une fin à tout ce que je souffre : je puis esperer de vous donner encor une fois en ma vie des marques de ma tendresse, mais aurez-vous bien la patience d'attendre un tems qui n'est pas trop proche, quand j'auray vaincu tous les obstacles qui m'environnent ? N'échapperez-vous point à ma victoire ? Et retrouveray-je encore votre cœur tendre & fidelle ? Helas ! il n'étoit ny l'un ny l'autre, dans le plus fort de nos plaisirs. M'aimerez-vous invisible & malheureuse, si vous ne m'avez pas aimée quand vous avez reçu des témoignages d'une passion si particuliere, que vous pouvez vous vanter d'être l'homme du monde le plus tendrement aimé ?

XIII. LETTRE.

IL est necessaire que les mêmes choses qui conviennent à l'indifference puissent aussi être attribuées à un excès d'amour, pour que ce qui se passa avant hier entre nous ne m'ait pas fait mourir de honte & de dépit, c'est vainement que je m'éforce de me flater : je ne puis me défendre de certains soupçons qui troublent entierement mon repos ; l'Amour que vous dites avoir pour moy devoit-il paroître sous une forme si languissante ? Ah, Monsieur ! vos vivacitez sont dans votre teste, & non dans votre cœur ; vous avez trop d'esprit, quand il n'est plus temps d'en faire paroître, & vous n'aimez pas enfin comme on aime quand l'Amour est violent, cependant je vous aime sans que les difficultez de votre passion puissent affoiblir la mienne

XIV. LETTRE.

C'Est en vain que nous nous flatons d'avoir un jour la liberté de nous voir la vigilance de ma famille est infatigable, je tremble à chaque pas que l'Amour me fait faire sans que la raison & la crainte puissent m'empescher de faire tous les jours de nouveaux projets pour vous voir : Mais cette crainte, hélas ! n'est pas toujours le plus grand de mes maux, j'en crains un que j'ay éloigné autant qu'il m'a été possible, & dont la seule idée me fait fremir : Mon mary renouvelle ses persecutions, à peine en suis-je hier échapée : il n'y a point d' 'éfort que je ne veüille faire pour me conserver tout à vous ; Mais enfin il n'y a plus de bonnes raisons pour autoriser un si long refus, & je sera y bien-tost contrainte ou à ceder, grands Dieux ! ou à pousser les choses dans une derniere extremité : je suis prête à m'exposer à tout, plutôt que de vous déplaire, examinez ce que vous devez exiger de moy dans ce peril, & soyez seur que quand même ce seroit des choses injustes je m'y soumettray aveuglement, je ne reconnois pour guide que la volonté de ce que j'aime, & je croy que c'est seulement dans un amour de ce caractere, que l'on peut trouver des excuses aux foiblesses dont j'ay été capable ; il y a long-temps que je me crois justifiée de l'attachement que j'ay pour vous par l'impossibilité de m'en détacher, & que je ne me reproche plus une passion involontaire : peut être que si vous m'aimez veritablement vous me conseillerez ce que la raison devoit m'inspirer, peut être aussi qu'une semblable marque d'amour ne me plairoit pas ; enfin je suis incertaine dans toute mes pensées & mes projets, je n'en sçay qu'un seur, qui est de vous aimer toute maie. Adieu ; je forme tous les jours mille desseins pour vous voir, mais la reflexion me fait aussi-tost connoître qu'ils sont tous impossibles à executer.

XV. LETTRE.

VOUS voyez bien par tout ce que je viens de vous dire, que la jalousie & la fureur de ma famille est venuë à un point qu'il faudra désormais que j'agisse avec vous comme avec l'homme du monde que je haïrois le plus ; que je ne songe jamais à vous voir, & que dans l'inutilité de conserver toujours une passion qui ne peut plus être heureuse, je combatte la mienne, & fasse mille efforts pour vous oublier sans y pouvoir réussir ; ; jugez vous-même si cette scituation n'est pas douloureuse ; & s'il y a personne au monde plus à plaindre que moy. Je n'auray jamais de liberté que lorsque l'on croira que je ne vous aime plus, & l'on ne perdra jamais l'opinion que je vous aime, parce que je ne cesseray jamais de vous aimer ; c'est en vain que l'on se sie sur de l'esprit & beaucoup de finesse, la verité a un caractere qui n'échape pas à des yeux fins, & j'ay affaire à des gens qui démêleront toujours mes sentimens, quelque soin que je prenne de les leur cacher : Enfin mon cher Amant, je ne prévois que des malheurs, & la reflexion me desespere, aussi suis-je dans un état à faire pitié, j'ay eu dans les autres tourmens que j'ay soufferts de la constance & de la fermeté ; mais je n'ay plus ny l'une ny l'autre, & le dernier coup m'a accablée ; je suis penetrée d'une douleur si vive que je suis comme hebêtée : enfin je vous toucherois de compassion, quand même vous ne m'aimeriez pas.

XVI. LETTRE.

ON continuë à me vouloir convaincre de vous avoir hier vû dans le Jardin de.... j'ay répondu jusqu'à present avec froideur, pour gagner temps & recevoir de vos nouvelles, mais j'ay reçû trop tard les avis que vous me

donnez, & il regne un malheur sur tout ce qui regarde nôtre amour qui m'épouvante ; il semble que le Ciel & la terre soient conjurez pour nous empêcher de nous aimer : mais si vous êtes dans des sentimens semblables aux miens, les Dieux & les hommes ne viendront jamais à bout de desunir deux cœurs si dignes l'un de l'autre, j'en ay trop fait, & nos ennemis en font trop pour ceder ; je resisteray avec fermeté à une puissance qui ne s'étend pas jusqu'aux volonte, & vous me retrouverez toujours telle que vous me vîtes avant hier ; Mais ne nous reverrons nous jamais, mon cher Amant ? Y a-t il lieu de l'esperer après ce dernier malheur ? Le peu de certitude que les jaloux avoient de nôtre commerce étoit un frein à leurs duretez, mais presentement qu'ils n'en peuvent douter, leur fureur agira dans toute leur étenduë, & je vas être la plus malheureuse personne du monde : vous sçavez si mon amour redoute les tourmens, & s'il est timide, je n'en ay point souffert où je n'aye trouvé une secrete douceur, dans la pensée qu'ils pouvoient servir à vous convaincre de la violence de ma passion.

XVII. LETTRE.

Quelque chose que je fasse, je suis une femme perduë. Juste Ciel : se peut-il que je fois réduite à de si terribles humiliations ; j'en mouray, & je ne resisteray jamais à ce dernier coup, le moyen de conserver de la confiance quand on a perdu tout espoir : Je vois la necessité de rompre tout commerce avec vous, & je la voy absoluë sans pouvoir m'y soumettre, je vous aime plus que je ne vous ay jamais aimé ; cependant il faut vous abandonner, & il est impossible de continuer à vous écrire, on ne peut rien concevoir qui aproche de mes malheurs, mon cœur est déchiré par mille sentimens differens, mais l'amour est toujours le plus fort, comme le plus malheureux : Bon soir, mon cher Enfant, je n'ose écrire davantage, on m'épie de tous côtez, abandonnez une malheureuse dont le commerce ne peut plus avoir de charmes, ny pour son Amant, ny pour elle-même, nous ne

pouvons ny vous ny moy vaincre ma destinée, & si l'amour est plus fort que la mort, il ne 'est pas tant que la rage d'un jaloux.

XVIII. LETTRE.

LA joye que je sens depuis que je vous ay vû, & ce que je viens de hazarder pour vous voir, vous doit assurer pour toûjours que mon amour & ma fidélité seront éternels. J' 'étois perduë sans ressource si l'on m'avoit surprise dans ce jardin, & je pouvois facilement l'être ; je prévois pourtant qu'il peut m'en arriver de nouveaux malheurs, les épions qui me suivent auront pû découvrir quelque chose, mais je ne puis dans ce moment sentir que de la joye, j'en ay si rarement, qu'il est juste que je la goûte aujourd'huy sans mélange. Bon soir, mon cher enfant, fortifiez l'opinion que j'ay toûjours euë, que pour être digne du cœur d'un honnête omme, il faut se conserver une réputation inviolable, je vas donc faire des merveilles, & n'obmettray que cette dévotion dont vous m'avez long-temps oupçonnée, avec tant d'injustice ; je n'ay ny le bonheur ny la foiblesse de evenir dévôte, & vous pouvez vous assurer que vous ne me verrez jamais que philosophe amante & fidelle ; ce dernier terme paroîtra inutile à quiconque vous connoîtra, car il est impossible de soupçonner une femme d'esprit, qui aura eu du goust pour vous, d'en avoir jamais pour un autre.

XIX. LETTRE.

ESt-il possible que vous m'aimiez ? N'est ce point un songe. Helas ! qu'il est doux de se pouvoir flater de ce que l'on souhaite si ardemment ; ne craignez plus mes reflexions, elles sont entierement détruites, je ne fais plus

qu'entre voir que l'on en a à faire. Achevez de me rendre folle, il n'y a que cet état d'heureux, tant que l'on voit la raison on est à plaindre, je ne veux plus voir que vous, que la passion que vous dites avoir pour moy, que la mienne, enfin que les douceurs dont l'amour a récompense ma constance. Quelles sont grandes mon cher ! Et que vous êtes à plaindre que je ne les puisse bien exprimer : vous ignorez encor la plus grande partie de vôtre pouvoir, & je ne sçay comment vous l'apprendre.

XX. LETTRE.

VOus avez raison de me souhaitter dans la solitude où j'ay passé des momens si doux à mon amour, j'y suis encore plus occupée qu'ailleurs de mon Amant, & j'y jouïs d'une tranquillité que la jalousie ne me permet pas de goûter à Paris ; c'est icy que je suis delivrée de mille complaisances penibles ; je puis m'abandonner toute entiere aux mouvemens de mon cœur, je suis délivrée de la vûë de tout ce que je haïs. Mais hélas ¹ Je n'y vois point, & je n'ose esperer d'y voir ce que j'aime : Non, mon cher Amant, je me trompe, un vif souvenir vous rend toûjours present à mon esprit, & j'ay crû même plus d'une fois, que vous l'étiez à mes yeux.

XXI. LETTRE.

JE vous avouë que j'ay un déplaisir sensible que vous connoissiez si mal la delicatesse de mon cœur, vous n'en avez qu'une idée grossiere, si vous croyez qu'elle doive être satisfaite quand j'ay évité les crimes. Mais connoissez mieux un cœur dont vous êtes le maître, & sçachez qu'il se

croiroit indigne de vous, s'il pouvoit avoir de la complaisance pour un homme qui pretend le toucher, la raison veut sans doute que je le ménage, je le fais aussi ; mais je mêle tant de froideur dans mes actions, que je trouve le moyen de satisfaire également & ma delicatesse & la prudence ; plus de politique ne convient pas à beaucoup d amour.

XXII. LETTRE.

QUELLES assurances puis-je vous donner contre les plus injurieux soupçons du monde ; en croirez-vous quatre lignes d'écritures, vous qui doutez encor de la verité de mes sentimens ? Les doux momens de S. Germain ne doivent-ils pas vous assurer pour toûjours sur des craintes qui pouroient convenir aux autres Maîtresses, mais jamais à la vôtre ; Vous ignorez ce que vous valez, & la force de l'idée, que vous laissez de vous, puisque vous croyez que je puisse souffrir un autre que mon Amant, & profaner par un indigne devoir ce qui ne doit être accordé qu'à l'amour.

XXIII. LETTRE.

JE m'éloigne d'un lieu où vous arriverez dans peu de jours : un long voyage va nous se parer pour longtempss ; la douleur que j'ay de n'avoir plus l'esperance de vous voir est infinie, mais mon amour n'en est pas moins violent, & je vous aime avec une ardeur qui ne cede point à celle qui inspire les plaisirs aux Amants les plus heureux ; mais hélas ! je crains, & mes craintes me paroissent justes, que vous ne soyez bien-tost

rebuté d'une passion qui auroit à peine pû faire vôtre bon-heur quand elle auroit été aussi heureuse qu'elle est traversée par la jalousie : il faut aimer comme j'aime pour resister à tant de tourmens, & vous ne m'avez jamais veritablement aimée ; & si vous vous êtes donné le soin de me le dire, ç'a été par une compassion, que la verité de mon amour vous a inspirée, vous avez respecté une passion dont vous êtes l'objet, & vous l'avez voulu flater par quelques marques de tendresse, mais quand j'aurois le malheur de vous être indifferente, deqoy vous pourrais-je accuser ; je ne sçay que trop par moy même, que l'amour n'est pas volontaire. Je n'ay point, il est vray, de veritable sujet de me plaindre de vous, mais en suis- je plus heureuse ? Et puis-je m'accommoder de ne toucher que foiblement vôtre cœur pendant que vous remplissez le mien tout entier, & que je vous sacrifie mon repos & ma gloire, en aimant jusqu'à la folie un homme dont je ne croy être que mediocrement aimée. Nous eûmes hier toute la frayeur que donne à des femmes l'apparence d'un grand peril, nous nous nous crûmes noyées, & nous fûmes effectivement en danger de l'être, l'opinion d'une mort prochaine ne vous éfaça pas un moment de mon souvenir & de mon cœur, & ce ne fût que l'idée de me separer éternellement de vous qui me la fist paroître affreuse ; de tout ce que je crus aller perdre, je ne regrettay que vous, & la nature même ne partagea point mes sentimens.,

XXIV. LETTRE.

JE m'attendois hier à recevoir de vos nouvelles, & je m'étois flatée que vous continueriez à m'en donner souvent. Ne vous afermirez-vous jamais dans les soins que vous devez prendre de me plaire ? Vos manieres sont si inégales, qu'il semble que le personnage d'un Amant tendre ne vous soit pas naturel. Ne puis-je vous inspirer l'envie de suivre mon exemple ? Ah ! si vous sçaviez. quelle douceur l'on trouve à penser toûjours à ce que l'on aime, & d'employer à luy rendre compte des plus secrets. entimens de son cœur, ces heures que le commun du monde employe à une oisiveté

ennuyeuse, vous seriez plus exact à me donner des marques de vôtre amour ; l'intérêt du mien veut que je fasse ma Lettre fort courte, & que le chagrin que vous en aurez, vous fasse comprendre celui que j'ay de ne point recevoir des vôtres.

XXV. LETTRE.

JE ne puis différer à vous dire combien je suis contente de vous avoir vû, vous ne m'avez jamais paru si aimable . & vous ne m'avez jamais si bien persuadée que vous m'aimiez que cette après dînée, vôtre vûë m'a laissé une joye si vive, que la presence de ceux que je dois haïr si mortellement, n'a pû la dissiper, ils n'ont pu parvenir de tout le soir à me mettre de mauvaise humeur, la satire même n'a pu me déplaire, & il me semble que j'aime tout le monde le jour que je vous ay vû. Adieu, mon cher enfant, les difficultez que nous avons de nous voir ne fervent qu'à augmenter mon amour, en donnant toujours une nouvelle ardeur à mes desirs, & la passion que nous avons l'un pour l'autre a des plaisirs que les passions communes ne font jamais connoître.

XXVI. LETTRE.

VOUS me faites mourir mon cher enfant, si vous ne me laissez quelques momens en repos, vous devriez faire scrupule de m'occuper autant que vous faites, je n'ay pas fermé l'œil de toute la nuit, vos charmes, vos regards & vos discours ne m'ont point sorti de la teste, j'ay pensé à vous avec des transports si violents, que ma santé ne peut plus résister à tous les mouvemens, que l'amour me cause ; j'entendis parler de vous tout hier, par

cette Dame que vous veniez de quitter, un de ses Amants étoit avec elle, ses manieres si differentes des vôtres me firent encor mieux connoître votre mérite, je m'aplaudis mille fois en secret d'aimer & d'être aimée d'un Amant qui a tant de charmes au dessus des autres, votre passion m'a donné un orgueil qui me rend insupportable, & ie ne puis plus douter que vous ne m'aimiez, mille soupçons avoient jusqu'à present combatu ma passion, je n'en ay plus graces à l'amour, & ie m'abandonne à vous & à la tendresse sans réserve, & sans crainte. Joüissez de cette victoire, mon cher Amant, & souhaitez que le Soleil se montre au plus vîte, pour aller où l'amour nous doit donner la récompense dûë aux peines que nous venons de souffrir pour luy. Avez-vous autant d'empressement de la recevoir que j'en ay de vous la donner ? La desirez-vous avec une ardeur égale à la mienne ? Ah ! que l'amour nous garde de plaisirs pour ce bien-heureux jour, je vous en promets qui vous seront plus ser si bles que mille lettres, on n'a jamais aimé comme je vous aime.

XXVII. LETTRE.

JE ne pense pas avec moins de plaisir que vous à l'inutilité des soins que la ialousie a pris pour nous séparer : quelle seroit la rage de l'homme que vous sçavez, s'il pouvoit sçavoir ce qui se passe entre nous mais mon cher Amant, pre nons tant de précautions qu'il n'en puisse jamais rien connoître, & faisons nôtre principale occupation de nôtre amour, peut-on mieux faire que de travailler à se rendre heureux ; & peut-on l'être sans s'aimer, & sans voir une personne qu'on sçait qui nous aime uniquement, & qui nous prefere à toute la terre ? C'est là le portrait de la passion que j'ay pour vous, que je serois heureuse si du même trait j'avois peint le vôtre ; l'esperance de vous revoir ce soir ma guerie ; je me porte fort bien aujourd'huy. Bon soir, mon cher Amant, aimez moy comme je vous aime, je vous adore.

XXVIII. LETTRE.

LA connoissance que j'ay de vôtre La passion donne une ardeur à la mienne que je n'ay point encore ressentie, & je vous aime jusqu'à la folie depuis que j'ay lieu de croire que vôtre cœur est tout à moy ; mais est il bien vray qu'il y soit ? Et ne me trompay-point, quand je me flate ? Le stile si tendre qui est dans vos Lettres ne seroit-il dicté que par vôtre esprit. Mais pourquoy douterois-je de vôtre tendresse, l'excès de la mienne ne m'assure t'elle pas de la vôtre ; pouvez-vous être assuré du mien, sans être touché d'une Maîtresse qui a tant souffert pour vous ! öüy mon cher Amant, vous m'aimez & je vous adore ; que les jaloux s'aplaudissent de leur vigilance, & qu'ils se remercient de la pensée qu'ils ont d'avoir par leur fureur détaché nos cœurs l'un de l'autre. N'admirez vous pas comme l'amour confond leurs projets, tout ce qu'ils ont fait contre nous, nous est devenu avantageux ; si nous n'avions pas été contrains, nous aurions sans doute laissé trop voir nos sentimens, & j'aurois payé de la perte de ma réputation, les plaisirs d'une passion tranquille, mais graces à leurs soins je la conserve toute entiere, en goûtant toutes les douceurs de l'amour, & pour quelques moments que vous êtes sans me voir, vous me retrouvez digne de tout l'attachement de vôtre cœur, les contraintes & les manéges ont leurs charmes, & depuis huit jours que je vous vois dans des lieux où à peine le langage des yeux est permis, j'ay passé des momens que je ne changerois pas pour ceux que l'on croit les plus sensibles ; quel plaisir mon cher Amant, de se dire impunément qu'on s'aime en presence de mille gens qui ignorent seulement si nous nous connoissons, & qui se picquent cependant d'une finesse infinie, & de demêler tous les misteres d'amour. Qu'une veritable passion est noble, & quelle inspire des sentimens élevez ! Si jamais je parviens à avoir quelque merite, je le dévray à la mienne, je suis touchée d'émulation pour toutes les femmes qui en ont : l'extrême envie que j'ay de me rendre digne de vous, me fait chercher tous les moyens de

leur ressembler, & je ne puis souffrir que ce que vous aimez ne soit pas parfait : il y a déjà long-temps que cette maladie me tient, & je l'ay depuis que je vous aime ; c'est-à-dire, depuis que j'ay de la raison ; mais je me trompe : je vous aimois avant que d'en avoir, & elle n'a commencé à se faire sentir en moy, que par l'inclination naturelle que j'ay toujours eue pour vous.

XXIX. LETTRE.

JE vous attens avec une impatience qu'on ne peut s'imaginer, sans sentir une passion aussi vive que la mienne ; j'aurois presentement le plaisir de vous voir, & de vous donner enfin des marques sensibles de mon amour, mais l'heure s'avance, vous ne paraissez point. Ah ! que faites vous, vous ne m'envoyez personne de vôtre part, il y a une demie heure que Je suis seule ? Faut-il perdre de si precieux momens ? Jamais je ne me suis sentie agitée de mouvemens si violens, la crainte des choses affreuses qui peuvent nous arriver, & le desir de vous voir Mais Dieux ! on me dit que vous arrivez.

XXX. LETTRE.

JE me reprochois mes folies, comme étans sans exemple ; mais je louë le Ciel d'apprendre que vous êtes encor plus foû que moy. Je n'ay point cessé depuis hier de penser à vous & d'en parler, j'y employe les nuits & les jours, que j'emploirois bien autrement si la jalousie ne mettoit des bornes à mes desirs. Que vous seriez content de moy, si vous sçaviez ce qui se passe dans mon cœur, & avec quelle aplication nous pensons ma confidente & moy aux moyens de vous voir souvent, je me flatte que nôtre

rendez-vous d'hier vous en a laissé une forte envie. Pour moy je vous adore, & ce que je sens pour vous est quelque chose au delà de l'amour.

XXXI. LETTRE.

JE commence à vous écrire aussi-tost que vous venez de me quitter. Pourois-je être occupée d'autre chose que de vous dans les momens qui succèdent à ceux que nous venons de passer ensemble ? Ah ! mon cher Amant, puis-je en croire les transports que je vous ay vûs ? Estes-vous aussi tendre & aussi sensible que moy ? Mais, non ; personne n'a jamais connu ce que je viens de sentir, & l'amour pour me récompenser de tant de peines a fait pour moy des plaisirs tous nouveaux ; l'impression qu'ils ont fait sur mes sens est si vive que je n'ose encor me laisser voir à personne ; il seroit aisé de démêler quelle est la paresse où je suis : mais mon mary entre, Dieux : quelle cruauté, d'être obligée de voir ce qu'on hait, en quitant ce qu'on aime. Comment me présenteray-je à ses yeux, en l'état où je suis, il me ramène la crainte & la pudeur que vous aviez écartées.

XXXII. LETTRE.

LA conversation que je viens d'essayer est l'épine des roses. Quels suplices, grands Dieux ! d'entretenir un homme de sang froid, quand on est si éloignée d'en avoir. Pleine de vous & du souvenir de nos plaisirs, que pouvois-je luy dire ? Je luy ay dit en deux mots que je m'étois trouvée fort mal toute l'aprêdinée, & je me suis mise tout aussi-tost à chanter, sans penser à la contradiction qu'il y avoit entre les mouvemens de joie & ce que je venois de luy dire. Pourois-je être sage aujourd'huy & penser à autre

chose qu'à vous ? Mais où êtes-vous, mon cher Amant, au moment que je vous écris ? Q Que les sont vos occupations ? Pour moy je pense à vous dans le même lieu où vous m'assuriez tantost une fidelité éternelle. Qu'il est doux de triompher ainsi de la vigilance des jaloux ! & quelle seroit leur rage s'ils con-, noissoient nôtre bon-heur ; il me semble. qu'il y manque quelque chose, parce qu'ils n'ont pas de la douleur de scavoir comme nous les trompons : disons leur pour nous venger, mais non, qu'il n'y ait que nous qui connoissions nos plaisirs ; faisons tout ce qu'il faut pour que le monde nous oublie autant que je l'ay oublié : je crois qu'il n'y a que vous dans l'univers, & je ne vois plus rien que ce qui a raport à mon amour . Adieu, la reflexion augmente les vrais plaisirs, & j'ay une joie si vive, qu'elle éclate dans tout ce que je fais.

XXXIII. LETTRE.

EST-il bien vray que vous m'aimiez aussi tendrement que vous venez de m'en assurer ? Ah ! je crains de me flater, & j'en veux douter toûjours pour en recevoir des nouvelles marques. Qu'il seroit doux ! mon cœur, d'en recevoir dans un lieu pareil à celui de l'autre jour ; que j'en ay d'envie & qu'il est cruel de ne l'oser suivre, chaque moment que je vous vois ajoûte quelque chose à la vivacité de ma passion : si vous êtes de mon goust je dois vous paroître la plus aimable Maîtresse du monde, car j'avouë que si j'étois homme, une femme aussi observée que je suis auroit pour moy des charmes capables d'effacer ceux des plus belles personnes du monde. Parmi les autres Amans, les rendez-vous & les plaisirs ne sont pas toûjours les preuves d'une forte passion, mais entre vous & moy, jusqu'à un regard, tout à son prix, & nous ne nous voyons jamais que nous ne puissions nous assurer avec raison, que nous nous aimons plus que nôtre vie. Ne sentez vous point vôtre amour propre, flaté par les reflexions ? Et quelque chose pourroit-il vous détacher d'une Maîtresse que tant de raisons vous vous doivent faire aimer ? Je ne sçay d'où me vient certains

mouvemens de jalousie que je combats vainement depuis deux jours, mais je ne suis point contente de vous, sans avoir de veritables sujets de me plaindre. Venez demain aux Tuilleries vous justifier, ou rougir de vôtre injustice par les nouvelles marques que je vous donneray de mon amour.

XXXIV. LETTRE.

LA teste vous a-t'elle tourné depuis l'autre jour que je vous trouvay raisonnable, & vous me paroissez aujourd'huy le plus injuste & le plus foûs de tous les hommes : ne vous souvient-il plus des raisons que j'ay de vous refuser ce que vous me demandez ? Est-il possible que vous vouliez hazarder pour un moment de plaisir ma réputation & ma gloire ? Ah ! si elle n'a pû chasser l'amour de mon cœur il n'est pas juste aussi que l'amour en triomphe absolument, & je suis persuadée qu'une Maîtresse décriée n'a point de charmes aux yeux d'un honnête homme & d'un Amant, delicat que vous ne m'obligerez jamais à faire des démarches qui puissent entierement me deshonorar, comme seroit celle d'aller au lieu que vous me proposez, si pour vous voir je pouvois hazarder ma vie sans mon honneur, je n'y balancerois pas un moment : je vous aime avec une ardeur à toute épreuve, hors celle de l'infamie, vous en conviendrez, si je suis assez heureuse pour que le rendez-vous demain réüsfisse. je crains de me flater en vain-du plaisir de vous voir en particulier. Dieux ! que je l'atens avec une terrible impatience, il me semble que depuis la conversation que nous eûmes dans le jardin de. je ne vous ay point entretenu assez vivement de mon amour, je croy que j'avois ce jour là un secret pressentiment du long silence auquel j'allois être condamnée, je ne vous ay jamais parlé si tendrement ny si hardiment, car je vous l'avouë je manque souvent de hardiesse quand je vous vois, je ne suis, encor familiere qu'avec vos idées, & je vous dis des choses sans vous voir, que je n'ose plus prononcer quand vous pour vez m'entendre : venez donc mon cher Amant, m'enhardir & triompher d'un reste de prudence qui vous dérobe le plaisir de m'entendre dire tout ce que

m'inspire l'amour qui vous coute le chagrin que vous avez de me reprocher quelquefois que vous me trouvez plus ; passionnée dans mes Lettres, que dans mes conversations.

XXXV. LETTRE.

JE ne vous trouvay pas hier dans tous les lieux ou je croyois vous rencontrer. mais il n'y a rien de perdu, le plaisir dont nous aurions joüy hier ne seroit plus, & nous sommes assurez de l'avoir aujourd'huy puis que vous me trouverez vers le soir chez Si ce raisonnement vous choque aprenez que je le tiens de vous, & que je m'en sers par vengeance, & non par aucun goût : je suis au contraire persuadée qu'il faut toûjours être impatiente, & vivre pour ce que l'on aime, & que la delicatesse d'une passion aussi bien que la sagesse, ne permettent pas qu'on préfere l'avenir au present, & qu'on compte le lendemain pour beaucoup.

XXXVI. LETTRE.

IL est bien vray que l'Amour vend bien cher ses plaisirs, mais on ne peut trop payer celui de revoir son Amant. & de le retrouver fidelle. Je suis si satisfaite de la conversation que j'eus hier avec vous ; & je vous y trouvay des sentimens si tendres, que je ne doute presque plus que vous n'ayez pour moy un veritable attachement, & que vous ne meritez tout le mien, aussi suis-je resoluë à ne plus écouter désormais les discours de ceux que je reconnois qui sont mes ennemis, aussi bien que les vôtres, & qui ne cherchent qu'à m'inspirer de la défiance de votre procedé, pour affoiblit la violence des sentimens, qu'ils sont au desespoir que j'aye pour vous ; je vous aime trop pour que passion ne soit pas une preuve que vous êtes

aimable, & vous ne pourriez l'être si vous manquiez de fidélité pour une Maîtresse qui vous aime si constamment malgré tout ce que vous luy causez de douleur si le détail vous en étoit bien connu, vous admireriez la force de la passion qui m'attache à vous, & la folie des précautions des jaloux ; car enfin malgré tous leurs soins & leur vigilance, & pendant qu'ils se flatent d'avoir détruit le penchant que j'ay pour vous, nous nous aimons plus que jamais, nous nous le dûmes hier, & nous nous le jurerons encor en peu de jours au milieu de tous les plaisirs de l'amour. N'admirez-vous point combien il est difficile de desunir deux cœurs véritablement attachez l'un à l'autre ? Quel triomphe pour deux Amans de braver ainsi toutes les précautions de la plus affreuse jalousie Que l'union qui sera désormais entre nous serve de punition à ceux qui me persecutent, & qu'elle me venge de tout ce qu'ils me font souffrir. Quelle seroit leur rage, s'ils sçavoient les plaisirs que je vous prepare dans peu de jours ; l'idée que je me fais de leur colere ajoûte de nouveaux charmes à tout ce que je fais pour vous.

XXXVII. LETTRE.

C'Est enfin demain ce jour si ardemment désiré & si long-temps attendu, c'est demain assurément qu'après une si longue absence, & tant de tourmens, vous vous verrez entre les bras de l'amour ; oùy ce sera de l'amour même que vous recevrez des faveurs, car jamais mortel n'a fait sentir à un cœur tout ce que j'ay prétendu demain faire sentir au vôtre, que la sûreté de ce rendez-vous ne vous empêche pas de venir d'assez bonne heure de Versailles, pour me voir à la Messe, je prétens y rencontrer vos yeux, je ne sçaurois les voir assez.

XXXVIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je puisse laisser échaper une occasion de vous écrire, & qu'il suffise à ma tendresse que j'aye été aujourd'huy deux heures avec vous ? Ah ! vôtre vûë m'inspire trop d'amour pour ne chercher pas à vous en parler : il faudroit que je pûsse vous voir le moment après que vous m'avez quittée, pour vous bien exprimer tout ce que vôtre presence fait sentir à mon cœur. Je n'ay jamais été si contente de vous, il me paroît avoir trouvé dans vos yeux & dans vos discours le caractere d'une veritable passion. Seroit-il bien vray que vous m'aimassiez autant que je vous aime . Jugez quelle vivacité cette pensée doit donner à mon amour ? Je vous ay aime insensible & ingrat ; comment ne vous aimerois-je pas tendre & fidelle ? Je n'aimois alors que vôtre personne & ma victoire ; j'en joüis avec un plaisir qui flate également & ma tendresse & ma vanité ; je m'estime d'autant plus heureuse, que je dois mon bon-heur à mes soins, & je trouve qu'il est bien plus doux d'avoir forcé par son attachement & sa tendresse un cœur rebelle à devenir sensible, que d'en devoir la conquête facile à un premier coup d'œil.

XXXIX. LETTRE.

OUy, je me vengeray, & je vous feray voir qu'on ne m'ofense point impunément. Je vous donneray tant d'amour la premiere fois que nous nous verrons, que vous ne ferez plus capable de manquer (comme aujourd'huy) à m'écrire le lendemain que vous m'avez vûë je veux vous punir des anciennes froideurs que vous avez eû pour moy, pour vous inspirer plus d'ardeur & de desirs que n'en ont eu tous les Amans ensemble, & par ce

pas, croire ensuite ce que vous me direz de vôtre amour. Pour la jalousie dont vous me parlez, je ne comprends pas ce qui peut l'avoir fait naître, en prend-on dans les momens que nous passâmes hier ensemble ?

XL. LETTRE.

JE vous écris dans un lieu qui me rapelle des souvenirs bien vifs, ce que j'y ay senty de plaisir & de douleur a ocupé tout aujourd'huy mes rêveries ; tout me parle icy de vous, pourquoy ne m'en parlez-vous pas vous-même ? L'absence est toûjours sensible quelque coure qu'elle soit ; les plaisirs qui l'ont précédée, & ceux qui la doivent suivre ne sçauroient entierement détruire la tristesse qui l'accompagne, elle est trop longue quand elle dure plus d'un jour, & celle d'aujourd'huy ma paru un siècle. Veuille l'amour que le temps que vous passez sans moy, vous paroisse aussi ennuyeux, & que vous souhaitiez de me revoir avec le même empressement que j'ay de vous rejoindre, & que je vous retrouve tel que je vous laissay hier.

XLI. LETTRE.

J'Avouë que j'ay oint à la captivité où l'on m'a tenuë depuis quelque temps, l'envie d'éprouver vôtre cœur, & que j'ay voulu juger de vôtre amour par la ; maniere dont vous resisteriez aux obstacles que j'ay aportez moy-même à vôtre bon-heur, mais un moment de vôtre vûë a bien changé mes projets, vos regards m'ont inspiré plus d'ardeur que je n'en ay jamais senty, & je ne suis plus ocupée au moment qu'il est, , que de trouver des moyens de vous voir, même aux dépens de ma vie. Bon Dieu ! que j'ay de

choses à vous. dire mais la plus pressante est de vous assurer de la joie que j'ay eüe de trouver vôtre santé si parfaite après qu'elle m'a donné tant d'alarmes. Les soins que vous me mandez que vous avez pris pour me plaire ont si bien réussi que j'aurois commencé à vous aimer aujourd'huy, si je vous avois vû pour la premiere fois ; vous m'avez paru dans un état si propre à vous faire aimer, que j'aurois bien voulu qu'en sortant de l'Eglise, vous eussiez été vous enfermer dans vôtre chambre, & je n'ay pû songer sans quelques petits mouvemens de jalousie, qu'en vous éloignant de mes yeux vous alliez vous faire voir à d'autres. Adieu.

XLII. LETTRE.

MEs propres douleurs ne sont rien pour moy, en comparaison des vôtres, & si vous voulez me voir bien-tost expirer de desespoir, vous n'avez qu'à continuer dans l'horrible affliction où vous êtes. Quoy le courage vous abandonne, & vous souffrez qu'une femme en ait plus que vous ? Que pensez-vous, qui pouroit me soutenir dans l'état malheureux où la jalousie m'a réduite, si l'amour que vous avez pour moy ne servoit de consolation à tous mes maux ? Celuy que j'ay pour vous est si malheureux, que si j'en suivois les mouvemens, je ne songerois qu'à mourir. Suivez donc mon exemple, que les assurances que vous devez avoir de ma tendresse vous soutiennent contre tous les chagrins que la fortune & l'amour vous causent, le temps peut changer nos destinées & mêmes sans de grands changemens vous aurez bien-tost la consolation de me parler de vos douleurs. Pensez-vous que j'aye consenty à ne vous revoir jamais ? Avez-vous pû croire que j'aye pû m'y resoudre ? Ah ! je vous recevray aux dépens de ma vie, & toute la terre ensemble ne peut pas m'empêcher de vous dire adieu avant le départ de la Cour, que cette esperance adoucisse les peines que vous cause mon absence, & la tristesse que vous donne le souvenir de feu Madame de quoy qu'elle ne puisse occuper vôtre cœur sans le distraire de la tendresse que vous me devez. Je ne sç urois trouver mauvais que vous y

pensiez encor tendrement, & je la pleurerois avec vous s'il m'étoit permis de vous voir, mais on nous envie jusqu'à la consolation de mêler nos larmes. Que j'eus peu de temps l'autre jour à vous laisser voir les miennes ; deux Amans qu'on separe pour toujours l'ont-ils jamais été si brusquement ? Cette douce & cruelle conversation ne m'est pas sortie de la teste : il me semble à chaque instant vous voir essuyer mes larmes, & me jurer une fidélité éternelle quand je pense à ces momens. Tous mes malheurs s'évanoüis sent, & peu s'en faut que je ne me tienne heureuse au milieu de toutes mes douleurs quand je songe que je suis aimée de l'homme du monde que je trouve le plus aimable.

XLIII. LETTRE.

CRoyez-vous que je trouve bon de voir votre santé si brillante sur le point d'abandonner une Maîtresse que la seule peine de votre absence fait mourir de douleur ? Ah ! je veux vous voir abatu & languissant, & puisque le chagrin que vous devez avoir de me quitter n'en pas suffisant pour le faire, je veux appeller tant de plaisirs au secours que je voye enfin la langueur dans vos yeux pareille à celle que vous avez dû remarquer ce matin dans les miens. Venez donc me voir tantost ; abandonnons nous sans réserve à l'amour pendant le peu de jours qui nous reste à nous voir, quand l'absence dévroit même nous en paroître mille fois plus sensible ; venez promptement, le plaisir de vous voir m'est nécessaire, je meurs d'amour & de langueur.

XLIV. LETTRE.

CRoyez-vous le courage qu'on se fait par raison à l'épreuve des attaques que vous m'avez données aujourd'hui ? Quoy il seroit vray que vous pouriez être un an absent & vous pouvez en parler sans des marques d'une douleur extrême ? Ah ! vous ne sçavez point aimer, & vôtre cœur est bien inferieur à la sensibilité du mien : vous êtes ce me semble déjà consolé de vôtre depart, je ne vois plus en vous cette affliction tendre & vive que je vous ay vûë les premiers jours, & je crains fort de penser que vous me devez quitter ; vous vous êtes déjà accoûtumé à l'absence ; pour moy, quelques efforts que la raison fasse sur mon cœur, il ne peut se résoudre à cette cruelle séparation, je mourray sans doute à vos yeux de la douleur que me causera vôtre depart, & si vous m'aimez vous souffrirez ce desespoir sans vous y opposer, il me sera plus doux de mourir en vous quitant, que de vivre après que vous m'aurez quittée.

XLV. LETTRE.

L'Amour de la gloire n'est pas si fort dans mon cœur que vous vous l'imaginez ; vous l'avez vaincu, & je suis à vous si vous pouvez trouver le secret de me voir inventer le moyen de tromper la vigilance des jaloux, & je ne m'opposeray plus ny à vos desirs ny aux miens, je vous laisseray voir tout mon amour. Helas ! il n'a jamais diminué, mais il est vray que desesperant de le voir jamais heureux j'ay cherché à vous lasser d'un commerce qui ne servoit qu'à entretenir des sentimens que je croyois devoir être affoiblis ; mais puisque de si longues épreuves ne vous ont point lassé, je m'abandonne tout à vous songez seulement que je suis perduë sans ressource si je suis surprise, agissez sur ce principe, & parlez, je vous obeïray en tout ; je ne hazarde rien si vôtre amour est aussi veritable qu'il me parut hier dans vos yeux. Adieu mon cher Amant ; souffrez sans scrupule tous les termes de ma tendresse ; il n'y en a aucuns que j'aye jamais profanez, vous m'en soupçonnez à tort, & je vous jure que l'amour & ses expressions ne m'ont jamais été connus que pour vous.

Adieu, je vous aime plus que jamais, & quelque forte que soit ma passion par elle même je sçais bien qu'elle est encor plus, vive qu'elle n'étoit hier.

XLVI. LETTRE.

Rien ne guerit tant une passion & n'est si propre à la garantir de l'asoupissement de l'absence que d'en parler souvent, ainsi je consens tres volontiers que vous parliez de la vôtre à la personne dont vous me parlez, ce secours vous est plus nécessaire qu'à moy, & cet Amant qui crie qu'on l'abandonne, est peut-être tout prest à m'abandonner je suis plus seure de mon cœur que vous ne l'êtes du vôtre, & ie crois même que vous êtes de même opinion que moy, on se conoit toûjours malgré les efforts que fait l'amour propre pour nous tromper & vous avez un fond de coquetterie, que je suis seur qui alarme quelque fois votre raison, qui ne sçauroit manquer d'être de mon party : si vous me conservez votre cœur, je dévray ce bonheur à la difference qu'il y a à present de l'Italie à ce qu'elle étoit du temps qu'Ovide en écrivoit les galanteries, & je ne répondrois pas de votre fidélité si Corine étoit en même lieu que vous ; au portrait que vous avez fait de moy au Comte de vous n'avez pas eu dessein qu'il démêle ce que je suis, car quoy que vous luy disiez que je ne suis pas belle, ainsi qu'il n'est que trop vray, vous me peignez cependant avec tant d'avantage, qu'une femme ainsi faite auroit suffisamment dequoy se consoler de n'être pas belle, sur tout vous ne deviez pas me peindre enjouée, croyez-Vous qu'on la soit éloignée de ce qu'on aime. L'absence d'un Amant tendrement aimé fait un grand changement dans une Maîtresse fidelle.

XLVII. LETTRE.

JE m'étonne que vous employez vôte philosophie à vous préparer à supporter courageusement un malheur, qui ne peut dire qu'imaginaire & je ne comprends pas que vous me connoissiez, & que le changement de mon cœur puisse être l'objet de vos méditations, elles seroient mieux employées à penser à l'inconfiance & à l'ingratitude de la fortune à laquelle vous vous êtes entierement sacrifie, c'est un malheur auquel on ne court jamais risque de se préparer inutilement, j'ay été réjoüie d'apprendre par un de vos amis qu'on est fort satisfait de vous à la Cour ; mais pour me donner une joye parfaite, il faudroit me faire voir une copie de vôte congé, vous avez beau contenter le Roy, je ne puis être contente, que quand vous reviendrez.

XLVIII. LETTRE.

JE ne comprends pas comme il est possible d'aimer fortement quelqu'un, sans se faire une affaire sérieuse de tout ce qui peut luy faire de la peine, & la facilité que vous avez à me gronder dans vos Lettres me fait sentir la difference qu'il y a entre vos sentimens & les miens, car bien que vous meritez encor de plus violens reproches que ceux que je vous ay faits, je ne laisse pas en les écrivant d'être occupée du chagrin que vous auriez à les lire, & quoy qu'ils soient bien fondez ; je vous les aurois épargnés seurement, si les reflexions qu'ils peuvent vous faire faire n'étoient nécessaires pour éviter à l'avenir tout ce qui vous est arrivé de fâcheux, par le peu d'aplication que vous avez donné à de certaines choses.

XLIX. LETTRE.

CRaindray-je toujours pour vôtre cœur ? Ah ! quoy que je fois peut-être née avec un peu trop de défiance, & peu portée à croire ce que je souhaite le plus, vous n'êtes pas innocent de mes craintes, il falloit me persuader si fortement que je suis aimée comme j'aime, que je n'en pusse douter que dans les momens où la delicatesse agit plutôt que la raison : mais comment m'auriez-vous fait voir une violente passion, si Vous ne l'avez jamais sentie ? On n'abuse point une Maîtresse éclairée, & si j'ay quelque fois paru satisfaite de vous c'est que je voyois bien que ce qu'il auroit falu pour remplir mes desirs, passoit la portée de vos sentimens, ou le pouvoir de mes charmes.

L. LETTRE.

JAmals un Amant n'a essayé de rassurer les craintes d'une Maîtresse par une Lettre, comme celle que j'ay reçûë de vous, , le stile dont vous vous servez pour me dire que vous m'aimez, est une preuve claire que vous ne m'aimez plus, & je suis plus mal contente que je ne veux vous le dire des sentimens que j'entrevois dans vôtre cœur, je ne la suis pas moins de moy-même, je me trouve trop de tendresse pour un ingrat, & je ne puis souffrir la foiblesse que j'ay de vous en donner encore des marques ; mais mon cœur est si fort à vous, que rien ne le peut détourner d'un penchant qui luy est si naturel, je ne connois que trop le pouvoir que vous avez sur luy, & vous le dire dans le dépit où je suis, n'est pas une des moindres marques que vous ayez reçûës de mon cœur ; j'ay toujours été pour vous, tendre, fidelle, & patiente dans les persecutions les plus horribles, je suis à present jalouse sans emportement, & mécontente sans colere. Que puis-je faire, si cela ne peut vous toucher ? Et quel est le moyen de gagner vôtre cœur ? Seroit-il possible à ingrat, qu'un autre l'eut trouvé ? Ah ! cette pensée me tourmente au point de me faire perdre l'esprit, il ne tiendra qu'à vous de la détruire.

LI. LETTRE.

J'Ay du plaisir de vous voir pour adou-cir tous les chagrins que me cause la bizarerie de ma famille, elle passe l'imagination, si je ne me contoïs pour beaucoup, j'agiroy d'une maniere que je leur ferois bien voir que je les conte pour rien, , ou plutôt si j'étois bien sage, je ne songerois plus du tout à vous voir, j' j'en ay milles bonnes raisons, mais il n'y en a point qui tiennent contre une passion bien vive. Je ne suis point contente de vous. Votre absence, & celle de ma Rivale en même temps blesse mon imagination : Je commence à partager l'opinion du public, vous pouriez bien avoir poussé la feinte jusqu'à la verité, & m'avoir plus obéï que je ne souhaittois de l'être.

LII. LETTRE.

LEs sentimens de votre cœur n'échappent ny à mes lumieres, ny à mon amour. Vous êtes tel qu'on doit être pour se faire uniquement & éternellement aimer, aussi vous aimé-je jusqu'à a folie. Mon cœur est à vous indépendamment, même de la tendresse du vôtre, & vous devez conter que je ne profiteay jamais du mauvais exemple que vous deviez me donner, si vous deveniez nfidelle ; je vous aimerois même quand vous n'auriez plus pour moy que de l'indifference : mais je veux esperer que vous n'éprouverez jamais jusqu'où pouroit aller la force de l'inclination que j'ay pour vous, & que vous pouvez toujours soupçonner ma passion être mêlée de reconnoissance. J'avouë que je ne puis me resoudre de vous donner mon portrait, tenez vous-en à l'idée qui vous restera de moy, tant de

choses que l'on ne peut peindre y doivent entrer, que j'ose me flater qu'elle ne me sera pas si desavantageuse que le portrait que je pourrais vous donner.

LIII. LETTRE.

JE reconnois aux Châteaux en Espagne que vous faites sur l'avenir, la difference de vôtre passion à la mienne ; l'amour ne peut subsister chez vous sans l'esperance des plaisirs, & pour moy je ne vous en promets plus de ma vie, & je ne vous en aime pas moins, & quelque convaincuë que je fois que je joüirois. d'une assez heureuse tranquillité si je ne vous aimois pas, aucun bon-heur ne me paroît desirable, s'il faut pour l'acquérir sacrifier les sentimens que j'ay pour vous ; mon amour tout malheureux qu'il est, m'est plus cher que toutes les choses du monde, & que la vie même ; vous ne sçavez pas aimer ainsi.

LIV. LETTRE.

POurquoy me vouloir faire croire que vous souhaitez si ardemment vôtre retour, & que vous allez tenter tous les moyens de l'avancer ? Ah ! si je vous avois été veritablement chere, vous ne vous seriez jamais resolu à me quitter : mais puisque vous avez eu la force, ou pour mieux dire la cruauté de le faire ; je dois être la premiere à vous exhorter à soutenir en homme de courage le part que vous avez pris, & à n'oublier rien pour le rendre utile à vôtre fortune, vous ne sçaviez dans la scituation où vous êtes prendre trop garde à donner des prises sur vous à vos ennemis, ou à ces sortes de gens qui sans haïr précisément personne sont toujours prêts à expliquer peu favorablement les actions de tout le monde. Je suis bien seure que vous ne

manquerez pas aux choses essentielles : mais vous sçavez mieux que moy que ce sont souvent les plus petites qui atirent des ridicules, & qu'on a vû quelquefois des gens d'un vray merite gâtez par des bagatelles ; ainsi donnez, je vous conjure, de l'attention jusqu'aux moindres de vos actions, le caractere enjoiné qui a fait l'agrément de vos jeunes années, ne doit plus convenir au poste où vous êtes ; celui même d'un homme qui vise à la galanterie n'est pas du personnage que vous jouiez. Au nom de Dieu n'allez point vous gâter pour des niaiseries, & croyez que je n'ay pas assez bonne opinion de mes lumieres pour les opposer aux generales, & que je jugeray de vous selon qu'en pensera le public ; si j'étois moins delicate que je suis, ou que je vous aimasse moins veritablement, ces sortes de choses ne me toucheroient gueres ; mais je suis une amie difficile & une Maîtresse glorieuse, je vous pardonneray même plutôt les fautes qui me regarde ront que celles qui pourront affoiblir l'estime que je souhaite que tout le monde aye pour vous ; ; e vous explique peut-être mes sentimens avec trop de liberté : mais je suis persuadée qu'on doit souffrir les conseils des personnes dont on sçait qu'on est sincerement aimée ; vous sçavez quelle creance j'ay eüe aux vôtres, & combien je vous croyois capable d'en donner de bons mais tout homme sage doit se désier de l'amour propre : il est à craindre qu'il ne gauchisse la regle pour luy en même temps qu'il il la redresse pour les autres. Voila un dis cours bien serieux, & je vois bien qu'on le prendroit plutôt pour la lettre d'un Philosophe, que pour celle de la plus tendre, & de la plus passionnée Maîtresse. du monde.

LV. LETTRE.

JE me porte assez bien depuis quelques jours, aussi ne pensay je qu'à ma santé, depuis que vous me l'avez ordonné ; & après vous avoir donné mon cœur, & vous avoir encore sacrifié l'indifference que j'avois pour elle, je suis à present obéissante à tout ce que veulent les Medecins, parce que vous m'avez mandé que vous le vouliez. En fin je ménage ma santé d'une

maniere qui fait bien voir que j'en dois bien rendre compte à l'amour, & il ne tiendra pas à moy que vous ne trouviez à vôtre retour cette Maîtresse que vous avez pensé perdre, en bon point, & en état de se venger des sotises que son mary luy faites depuis peu.

LVI. LETTRE.

IL ne faut pas que vous fassiez tant de choses qu'un autre pour donner une violente ialousie à un Amant, on est aisément jaloux d'un rival aimable ; Monsieur s'est aperçû sans doute que vous l'êtes, il peut craindre que sa Maîtresse ne s'en aperçoive à son tour, & les discours qu'on a tenus sur cela me donnent lieu de croire qu'elle n'a pas attendu jusqu'à cette heure à s'en apercevoir, croyez-moy il n'y a point d'affaire de vanité, qui merite qu'on mette sa vie au hazard, & quand on en fait la sotise, il faut du moins pouvoir être excusé par la violence d'une veritable passion, il me paroît qu'il ne vous doit pas être disficile d'éviter pour une Maîtresse, qui vous adore, ce qui choque la fidélité que vous luy devez, & qui peut en même temps vous perdre ; quand je vous ay vû partir j'ay esperé que vous me seriez fidelle pendant vôtre absence, mais je n'ay point fondé cet espoir sur le manque d'occasion, je connois trop vôtre merite, & je suis persuadée que j'auray pour rivalles toutes les femmes qui auront de la delicatesse & du goust mais je veux me flater aussi que vous n'en trouverez point de plus digne de vôtre cœur que moy, je cederay à plusieurs l'avantage de la beauté, mais pour les sentimens de tendresse & une fidelité qui va jusqu'au scrupule, je prétens l'emporter sur toutes les femmes du monde, & il me semble que si ces sentimens ne sont pas tout à fait necessaires pour une galanterie, ils le sont du moins pour soûtenir une longue passion.

LVII. LETTRE.

DEpuis que je ne vous vois plus j'ay un tel dégoust pour toutes choses, & même pour la vie, que quand j'y songe, je ne comprends pas qu'avec un si grand attachement pour vous, j'en aye si peu pour elle ; le moyen de n'être pas desesperée quand vous êtes absent, & que le temps de votre retour est incertain, & votre persence seule peut dissiper mes douleurs, il faut vous voir pour oublier ce que je souffre, & un moindre remede ne peut me soulager : au reste si vous voulez que je me donne la consolation de vous instruire avec sincerité de tout ce qui me peut arriver dans les suites, il faut être plus moderé & plus sage que vous ne l'avez été, en aprenant ma derniere maladie, autrement vous m'ôteriez la douceur de me plaindre, & il faudroit joindre à la contrainte où je suis icy, celle de vous, cacher mes plus secrettes pensées ; ne m'exposez pas à une peine si cruelle, & laissez moy la liberté de vous dire tout ce que je souffre par raport à vous & à l'amour.

LVIII. LETTRE.

ON ne vient que de me rendre votre Lettre du 14. Juin, je ne comprends pas qu'elle ait pû être si long-temps en chemin, la porte iroit plus vite, si ceux qui en ont soin connoissoient l'inquietude, qu'on a de recevoir deux jours plus tard des nouvelles de ce qu'on aime ; je suis à tout moment aussi occupée de vous, que vous me mandez l'avoir été de moy en courant la poste, & je n'ay pas besoin qu'une belle nuit & son silence augmente ma tendresse, pour en avoir une infinie, je ne vis que pour vous, je vous desire incessamment, & je sens pour vous les mêmes ardeurs, qu'inspire aux autres Maîtresses la presence de ce qu'elles aiment : il me semble même

que vôtre absence redouble mon amour, du moins redouble t'elle mon attention pour vous, je prens garde encor de plus près à ma conduite, & je serois au dedesespoir d'avoir la moindre chose à me reprocher sur l'exacte fidelité que je vous ay promise ; je ne vas plus dans Les lieux où se r'assemble tout le monde, il me paroît que j'y sens davantage le malheur de ne vous point voir. Ah ! qu'il est cruel de voir qu'on ne peut rencontrer en aucun lieu ce qu'on aime, & qu'on mene pendant l'absence une triste vie. Qu'il faut de courage pour la soutenir ; la mienne est d'une retraite qui me feroit tort, si les sentimens que j'ay pour vous étoient connus de beaucoup de perlonnes. J'ay trouvé le secret d'être plus solitaire que les Chartreux, & cette retraite me livre toute entiere à l'amour, dont la vivacité s'affoiblit par la dissipation que cause le grand monde : il me semble que depuis que vous êtes party, Paris est devenu un desert, je n'y vois plus rien, ou du moins je n'y vois rien qui puisse m'occuper un quart d'heure, je ne la suis que de vous, & je vous aime il uniquement, & si passionnément, que la teste me tournera sans doute si vôtre absence est aussi longue que je crains qu'elle ne soit. Quoy ! ne revient on pas plutôt que les autres, quand on est assuré d'être le plus aimé de tous les hommes ? Et le plaisir de revoir une Maîtresse tendre & fidelle, n'est-il pas preferable à toutes les choses du monde ? Auriez-vous l'impudence de comparer les plaisirs de l'ambition à ceux de l'amour ? Ah ! cette passion doit toûjours être la plus forte, comme elle est la plus agreable, il n'y a qu'elle qui puisse faire cherir jusqu'à ses souffrances, & les miennes ont un charme secret & de certaines douceurs, que je ne changerois pas pour tous les fades amusemens des personnes indifferentes.

LIX. LETTRE.

JE vous ay promis dans ma derniere Lettre un long recit de quelque chose qui regarde mon mary, mais en verité je n'ay pas la force de songer à luy, ny d'en parler si long-temps, quitez moy de ma parole, & vous contentez de

sça voir qu'il me traite à present d'une maniere toute opposée à celle que vous luy avez connuë, il est presque devenu galant avec moy, mais s'il est assez malheureux pour pousser ses prétentions plus loin, ma vengeance est certaine, je vous jure une fidelité à l'épreuve de tout. Vous a-t'on mandé que le Confesseur de Madame de. est du nombre des exiliez ? Qu'elle en a une douleur si grande qu'elle pleure nuit & jour, cela va à un excès ridicule, & son amie que je vis hier, m'en parut toute honteuse. N'admirez vous point la foiblesse des femmes & leur legereté ? Diroit-on que des yeux qui ont sçû vous regarder autre fois avec tant de tendresse, ne dûssent s'employer au jourd'huy qu'à pleurer la disgrace d'un cagot, je trouve les femmes plus méprisables dans la dévotion que dans la galanterie.

LX. LETTRE.

AH ! que ne pouvez-vous voir tout l'amour qui est dans mon cœur, & connoître tous les maux que me cause vôtre absence, vous abandonneriez bien tost la fortune pour venir essuyer mes larmes ; les laisserez-vous encor long-temps couler ? Est-ce une absence de plusieurs années que j'ay à craindre, ainsi que le dit tout le monde, annoncez-moy cruel, tout mon malheur ? Vous ne m'avez que trop flatée. Helas ! que j'étois aveuglée de me laisser persuader que vôtre separation ne seroit que pour quelques jours, si je l'ûsse cruë aussi longue que je vois presentement qu'elle la doit être, je serois morte à vos yeux, & vous ne m'auriez point vûë sur vivre à nos derniers adieux, n'aurois-je pas été heureuse d'éviter tout ce que je souffre depuis trois mois, & tout ce qui me reste à souffrir avant que de vous revoir ? mais ce qui augmente ma douleur, c'est que la vôtre n'est point aussi vraie que la mienne ; non, vous ne sentez point l'absence aussi cruellement que moy, c'est vous qui m'avez voulu quitter, & vous m'avez pas regardé comme le plus grand des malheurs pour vous, ce qui devoit me causer des douleurs si terribles. Ingrat, n'ay-je pû vous inspirer une passion digne de la mienne ; & ne seray-je aimée que médiocrement d'un homme

que j'aime avec tant de violence. Pardonnez, mon cher Amant, si j'augmente aujourd'hui par mes reproches l'ennuy de la vie que je mene depuis vôtre depart, je ne vous en feray plus, ils sont inutiles dans l'état où nous sommes, j'oublie le passé ; & puisque ce qui nous sépare est sans remede, pensez au moins à rendre vôtre éloignement utile à vôtre fortune, & je ne penseray moy qu'au bon-heur de vôtre retour ; si l'ardeur de mes desirs pouvoit l'avancer, je vous verrois dans cet instant. Que je vous dirois des choses tendres ! il me semble que je n'ay jamais bien exprimé tout mon amour, & je sens dans ce moment une ardeur capable de reparer tout ce que j'ay manqué à vous dire ? Ah ! rien ne seroit comparable à tout ce que l'amour mettroit de transports & de vivacitez dans mes yeux & dans tous mes sens ; mais pourquoy augmenter mon tourment par l'image d'un bon-heur si parfait, & dont je suis si éloignée de jouir ? Adieu, cruel Amant ! pensez quelquefois au milieu de vos occupations, que vous êtes plus aimé qu'homme du monde.

LXI. LETTRE.

JE ne puis vous pardonner la malice que vous avez de me donner par vôtre derniere Lettre un conseil qui ne peut convenir qu'à une coquette. Avez-vous crû que je donnerois dans ce panneau ? Apprenez à me mieux connoître, & soyez persuadé que si le hasard fait jamais que je plaise à quelqu'un, ce sera assurément sans dessein, & que je me donneray bien de garde de faire aucun pas pour conserver les conquestes que j'auray faites, ny pour en faire appercevoir les autres, si j'ay eu autrefois la fantaisie de paroître aimable à de certaines gens, c'est que je ne vous plaisois point encore, & que jecroyois que pour y parvenir, de certaines conquestes n'y seroient peut-être pas inutiles, & auroient donné un prix à ma personne & à mon cœur que vous n'y aviez pas trouvé. Je vois par le conseil que vous me donnez que je ne m'étois pas fort trompée, mais je ne sçaurois plus avoir cette sorte de complaisance pour vôtre vanité, qu'elle se contente si elle

peut de sçavoir que vôtre Maîtresse est si peu touchée de ce qui fait les plus violens desirs de la plupart des femmes, & que hors vous, aucun homme ne peut pas seulement mamuser un moment.

LXII. LETTRE.

QUE ne puis-je croire que vous ne m'aimiez pas assez pour être poule à m'écrire de la maniere que je vous aime, je serois moins à plaindre, que de craindre depuis quinze jours, comme je fais, que vous ne soyez malade. Etes-vous pardonnable de m'exposer à une inquietude si cruelle ? Ne connoissez-vous pas ma delicatesse & ma vivacité ? M'avez-vous oublié, où ne pouvez-vous m'écrire ? L'un ou l'autre de ces malheurs seroit un coup mortel pour moy, il n'y a rien de funeste qui ne m'ait passé dans la teste depuis que je ne reçois point de vos nouvelles. l'absence est la source de bien des maux.

LXIII. LETTRE.

JE ne demeure pas d'acord des loüanges que vous me donnez dans vôtre derniere Lettre, je vous cede du côté de l'esprit & du merite, & vous gagnerez autant aux comparaisons que je feray de vôtre personne à la mienne, que vous perdrez quand vous en ferez de vôtre cœur au mien ; personne n'aime comme moy, & pour vous en convaincre, il ne faut que lire ce que vous m'écrivez sur l'ambition & sur la fortune ; on voit plainement que les affaires du cœur ne vont pas chez vous les premieres, & que vous cherchez à vous persuader que l'amour cause en vous le desir naturel que vous avez de vous agrandir. Tout ce que vous m'écrivez sur cela a de la fausseté, & une passion veritable ne connoit de bon-heur qu'à vivre avec la

personne qui l'a inspirée. Tout ce qui éloigne le plaisir de la voir ne peut luy paroître avantageux, & ce sont les regards d'une Maîtresse qui doivent faire la félicité d'un véritable Amant ; ce pendant vous cherchez la fortune préferablement à moy, & vous me donnez lieu de craindre que des vûes ambitieuses ne vous accoûtument à vivre loin de moy, & à ne Vous en pas croire peut-être plus malheureux.

LXIV. LETTRE

LEs reproches que vous vous faites de m'avoir quittée, & les remors que vous donnent les marques de mon amour, ne me vengent point encor assez de tout ce que me fait souffrir votre absence. Tant de douleurs finiront quand il plaira à la fortune, qui nous guide presentement. Il y a long-temps que je vous ay mandé que je m'atendois à vous recevoir de ses mains plutôt que de celles de l'amour, vous nous avez l'un & l'autre méprisez pour elle ; je souhaite qu'elle reconnoisse ce sacrifice par des faveurs plus constantes que ne sont celles qu'elle a accoûtumé de faire, & que vous ne veniez pas un jour, chercher dans les bras de l'amour une consolation à son inconstance, & un azile contre ses dégoûts : peut-être que si vous m'aviez bien connuë, vous ne m'eussiez point abandonnée pour elle. Adieu, Pensez à moy, & m'écrivez regulierement.

LXV. LETTRE.

MEs maux ont été si violens depuis que je ne vous ay écrit, que j'ay été en danger de perdre la vie, c'est quelque chose d'affreux que de voir de près une mort douloureuse, mais elle n'a rien de si terrible que de se trouver

privée dans les momens de la consolation de voir ce qu'on aime, & de n'oser prononcer son nom, l'amour m'est témoin que vôtre absence a été la plus sensible de mes douleurs, & que j'ay été occupée de vous en ce triste état avec autant du vivacité que dans des momens plus heureux, mais que mes, souffrances augmentèrent quand je connûs que la prudence vouloit que j'ôtasse d'auprès de moy & de mon cabinet tout ce que j'ay de vous ; je sentis je croy, ce qui arrive dans la séparation de l'ame & du corps, car je ne vis que pour l'amour & par les assurances que vous me donnez de m'être fidelle. Adieu, croyez que vous perdez beaucoup à ne pas voir de près la passion que j'ay pour vous.

LXV. LETTRE.

VOus ne dites pas un mot de vôtre retour dans vos Lettres, ce silence m'en dit assez. Que j'étois simple de me laisser persuader que vous seriez peu de temps séparée de moy ? Ah ! croyez-vous que si j'avois sçû sur cela ce que je sçay presentement, que j'ûsse jamais consenty à vôtre depart, je vous aurois mis dans la necessité de choisir de vôtre fortune ou de vôtre Maîtresse mais non, je vous aurois laissé faire ce que vous avez fait, & je n'aurois pas voulu démentir le caractere de la passion, que j'ay depuis longtemps pour vous, je me suis toujourns piquée de preferer vos interests aux miens, & de n'exiger rien de vous de penible, j'ay mis mon plus grand bonheur à ne pouvoir meriter vos reproches, & à vous faire rougir d'aimer médiocrement une femme qui vous aime avec tant de tendresse : mais connoissez-vous assez la difference qu'il y a de vôtre passion à la mienne, pour ressentir cette sorte de honte ? Ne vous trompez vous point ? Il me paroît par vos Lettres que vous faites hardiment des comparaisons avec moy. Pourriez-vous Vous m'éprendre au point de ne pas connoître que je vous aime mille fois plus que vous ne m'aimez ? Est-il possible que vous

me donniez pour exemple Madame de si je suportois vôtre absence comme elle fait celle de Monsieur de..... vous auriez quelque sujet de vous plaindre, la date de douze ans ne fait rien à l'affaire selon moy, il faut toujours. aimer ce que l'on a une fois jugé digne de son estime & de son cœur, les années ne diminuënt que les passions médiocres, & les manieres dont vous regardez douze ans ne me fait pas croire la vôtre à l'épreuve du temps ; il n'en est pas un plus propre à diminuer l'amour que celui de l'absence. Adieu, je vous aime, & vous souhaite avec une ardeur qu'il n'y a que moy capable de sentir. Que ne donnerois-je point ! pour vous donner le bon soir ? Ah ! quand ce seroit par magie que vôtre figure paroîtroit à mes yeux, je me tiendrois heureuse de la voir.

LXVII. LETTRE.

VOUS me quittez quand tout chan-ge pour nous, quand nous passons. tous les huit jours dix heures ensemble vous renoncez à des plaisirs que vous avez paru desirer avec tant d'ardeur ; vous laissez vôtre Maîtresse malade sans penser au peril qui peut menacer sa vie ; vous voulez devenir heros, & chercher la gloire d'être au dessus des foiblesses humaines. Songez que quand on veut être plus qu'un homme, on devient beaucoup moins quelque fois. Thesée fut moins blâmé d'avoir été sensible aux charmes d'Ariane, que de l'avoir abandonnée, le plus grand des crimes est de violer ses sermens, vous m'en aviez fait de m'aimer tendrement ; puis-je croire que je la suis après ce que vous avez fait ? Mais que me sert-il de vous faire des reproches ? Mes Lettres n'auront aparemment pas plus de pouvoir que n'en ont eu mes larmes ? Grands Dieux ! des larmes mêlées de toutes les douceurs de l'amour. Dans quel état vous ay-je prié de ne point partir ? Dans quel moment vous ay-je dépeint la douleur, & le desespoir que me causeroit vôtre absence ? Rien de tout cela ne vous a attendry, & vous êtes party malgré mon amour & mes douleurs ; après les marques d'une passion médiocre, aurois-je la folie de croire que vous êtes fort touché de ce

que je souffre presentement. Adieu, je sens dans ce moment de certains mouvemens de dépit, dont je veux vous épargner la connoissance : aimez-moy s'il est possible, & vous souvenez de moy si vous pouvez.

LXVI. LETTRE.

SURquoy fondez-vous les soupçons de jalousie qui vous occupent si fort ? Est-ce sur ce que je vous ay écrit de ce prétendu Amant ? Cette exactitude à vous rendre compte des moindres choses ne vous prouvoit-elle pas que je ne suis occupée que de vous ? Pouvez-vous me dire que j'ay peut-être des sentimens secrets pour luy, que je ne démêle pas bien encor ? Une femme qui a aimé dix ans n'est plus novice en amour, & les mouvemens d'une passion n'échappent pas à sa connoissance ? En verité vous ne vous faites pas une juste idée de tout ce que je souffre, si vous le connoissiez bien & que vous m'aimassiez tendrement, vous me souhaiteriez plus de dissipation que je n'en ay ; mais vous n'êtes pas capable de tant de delicatesse, & vous comparez hardiment ce que vous faites pour moy à ce que je souffre pour vous ; cependant il me semble que vous ne devriez point avoir tant de peine à me ceder l'avantage de sçavoir mieux aimer que vous. Helas ! que je l'achette cher, & qu'il m'en coute de douloureux momens.

LXVII. LETTRE.

JE vous demande pardon de vous avoir écrit aigrement, mais le principe qui m'a fait agir ne doit point vous déplaire, cependant je suis une divinité plus équitable que vous ne croyez, mais suivant l'usage des Dieux je

gronde, & je menace suivant mes caprices, & la crainte peut faire souvent ce que la reconnoissance ne feroit pas.

LXVIII. LETTRE.

LA fortune met une grande difference entre vôtre vie & la mienne. Mon partage est les douleurs pendant que vous êtes tous les jours aux Opera de Venise ; je ne suis pas fâchée que vous soyez plus heureux que moy, mais je crains que les divertissemens ne vous acccûtument à supporter tranquillement mon absence ; la joie dissipe trop, & la mélancolie rend assurément l'amour plus sensible : on souhaite avec plus d'ardeur ce qu'on aime quand on ne jouït d'aucun plaisir dans les lieux où l'on est sans Maîtresse, & de l'humeur dont je vous connois, il est difficile que vous viviez sans amusement, & plus difficile encore, que celui de m'écrire, de recevoir de mes Lettres, & de vous souvenir de moy, en soit un capable de remplir toute vôtre vivacité, cependant ne vous préparez à aucunes indulgences, plus vôtre absence sera longue, plus je seray severe, parce que je souffriray davantage, & que de si longues peines me paroîtront dignes de vôtre fidelité, les sentimens sont peut-être un peu injustes, mais beaucoup d'amour est ordinairement suivy d'un peu d'injustice. N'y en a-t'il pas à m'ennuyer comme je fais avec tous mes amis, parce que vous êtes absent ? Dévroient-ils être punis de vos fautes ? Cependant je suis de si mauvaise humeur ; que je ne comprends pas que quelqu'un me veuille voir.

LXIX. LETTRE.

SI la passion que vous m'avez inspirée vous étoit bien connue, vous seriez au dessus des inquietudes qui agitent ordinairement les Amans ; vous ne craindriez point que j'en aimasse un autre ; & vous ne songeriez qu'à vous rendre digne d'être toujours ardemment aimé de moy. Pour cela il faut souhaiter forte ment votre retour, & n'employer que peu de temps à tenter la fortune ; si mon absence vous étoit aussi sensible que m'est la vôtre, vous payeriez trop cher les plus éclatantes faveurs, mais le raisonnement que vous faites dans vos dernières Lettres, par rapport à elles son bien voir que vous n'êtes encor qu'un préceptif philosophe ; l'avenir est-il à vous pour en disposer comme vous faites Qui me sera caution de vos esperances & ne faut-il pas avoir perdu le sens pour renoncer au bien present qu'on possède dans l'esprit d'en acquérir un chimérique ? Les conseils du confident de Pyrrhus vous conviennent mieux qu'à luy vous courez pour vous reposer, & dans la vue incertaine d'acquérir un jour plus de liberté de me voir, vous avez renoncé pour mille années au plaisir de me voir au moins tous les huit jours une fois, pour moy sans renoncer aux avantages que le temps peut m'apporter, je regarde le present comme ce qui décide de ma destinée, & les douceurs que vous me dépeignez dans l'avenir, ne me consolent point du mal present de votre absence, la mienne ne vous touche pas de la même maniere, l'ambition partage votre cœur, & vous vous faites un plaisir de servir le Roy pour vous cacher à vous-même la foiblesse que vous avez de ne pouvoir vous passer des faveurs de la fortune ; je m'aperçois que je ne songe pas que l'amour doit être badin & ne s'accommode gueres des reflexions d'un Philosophe, mais je suis d'une mélancolie & d'une mauvaise humeur qui ne convient point du tout à parler de tendresse.

LXX. LETTRE.

SI vous êtes comme vous me l'écrivez un exemple de la puissance de l'amour, j'en suis une des malheurs que cause ses passions

extrêmes, & comme je donne ordre que vous ne receviez cette Lettre, qu'en apprenant ou ma mort, ou ma guérison, je ne dois point craindre de vous y laisser voir le triste état où mon cœur & ma santé sont réduites. J'ay souffert depuis deux fois vingt-quatre heures tout ce qu'on peut souffrir du corps & de l'esprit, & comme je suis si abattuë que je ne puis m'assurer de ne pas succomber à un remède violent que les Medecins veulent me faire prendre cette nuit, j'ay voulu avant que de m'y exposer, vous assurer que quoy que je meure, ou que je vive, l'amour regnera dans mon cœur jusqu'au dernier soupir, avec la même vivacité que vous m'avez vûë au milieu de ces plus doux transports ; & que si le destin veut terminer si promptement une vie aussi peu avancée que la mienne, je mouray sans me repentir de tout ce que l'amour m'a fait faire pour vous, sans vous reprocher un départ dont la douleur seule est cause des maux dont je vais peut-être mourir pour vous montrer digne d'une passion si constante, conservez de moy un tendre souvenir, je sçay que les morts n'en doivent pas demander davantage, s'ils veulent être exaucez, je vous demande seulement de respecter assez la passion que j'ay pour vous, pour ne vous servir jamais des mêmes expressions, & des mêmes transports qui m'ont persuadé de vôtre amour, pour convaincre d'autres femmes de vôtre ardeur, mettez dans les manieres que vous pourrez avoir pour elles toute la difference qui est effectivement entre l'attachement que j'ay pour vous, & ceux dont sont capables les autres femmes, vous n'en trouverez point qui ayent un cœur digne de remplacer le mien, & je m'assure que vous me regretterez quand vous voudrez songer à la maniere dont je vous ay aimée ; que ma destinée vous inspire une tendre compassion, je n'ay jamais été heureuse, & je meurs encor plus malheureuse que je n'ay vécu, si ma mort ne peut mettre ma gloire à couvert, & que ceux qui me haïssent veulent pour se vanger de moy publier ce qu'ils ont pû découvrir de mon aventure, justifiez la violence de ma passion par la durée de la vôtre, & qu'on connoisse par vôtre attachement pour une Maîtresse morte, qu'elle a dû tout faire pour vous pendant sa vie, mais ie-m'abandonne trop à la cruelle tristesse dont je suis remplie, & je ne songe pas aux larmes que cette Lettre pourra vous faire verser. Au nom de vôtre amour, pardonnez-moy la douleur qu'elle vous causera, s'il est des momens où il est permis de ne se pas contraindre, ce sont sans doute ceux

où l'on envisage la mort de près ; mais voicy le moment d'être Philosophe, & de ne pas démentir le caractere que vous connoissez, & que vous avez paru aimer en moy, j'espere que vous n'apprendrez pas que j'aye rien fait en ce triste moment qui en soit indigne, vous seul m'atachez à la vie, & vous seul aussi me rendez la mort penible. Rien ne me touche plus sensiblement que de ne pouvoir apeler personne auprès de moy, qui vous puisse rendre un compte exact de tout ce que je sentiray de tendre pour vous dans ce moment. S'il est écrit qu'il doive si-tost arriver, imaginez-vous tout ce que peut sentir le cœur le plus sensible & le plus delicat qui ait jamais aimé, & pour vous enformer quelque idée, croyez que j'auray quelque plaisir à mourir, parce que ma mort préviendra la vôtre, & que j'éviteray par ce moyen le suplice affreux de vous voir peut-être expirer à mes yeux. Adieu mon cher Amant, je vas mettre tout en usage, pour que ce ne soit pas là le dernier de ma vie, & pour retirer ce que vous aimez des bras de la mort ; mais si mes soins sont inutiles, songez que vôtre Maîtresse a plus aimé que femme du monde, & que vous devez quelque chose aux sentimens qu'elle conserve pour vous jusqu'à la mort.

Adieu.

FIN.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Histoire des amours de Cléante et de Belise

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6558187j>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. AU LECTEUR.
3. HISTOIRE DES AMOURS DE CLEANTE ET BELISE.
 1. PREMIERE PARTIE.
 2. SECONDE PARTIE.
 3. TROISIEME PARTIE.
4. LETTRES GALANTES DE MADAME ****.
 1. PREMIERE LETTRE.
 2. II. LETTRE.
 3. III. LETTRE.
 4. IV. LETTRE.
 5. V. LETTRE.
 6. VI. LETTRE.
 7. VII. LETTRE.
 8. VIII. LETTRE.
 9. IX. LETTRE.
 10. X. LETTRE.
 11. XI. LETTRE.
 12. XII. LETTRE.
 13. XIII. LETTRE.
 14. XIV. LETTRE.
 15. XV. LETTRE.
 16. XVI. LETTRE.
 17. XVII. LETTRE.
 18. XVIII. LETTRE.
 19. XIX. LETTRE.
 20. XX. LETTRE.
 21. XXI. LETTRE.
 22. XXII. LETTRE.
 23. XXIII. LETTRE.

24. XXIV. LETTRE.
25. XXV. LETTRE.
26. XXVI. LETTRE.
27. XXVII. LETTRE.
28. XXVIII. LETTRE.
29. XXIX. LETTRE.
30. XXX. LETTRE.
31. XXXI. LETTRE.
32. XXXII. LETTRE.
33. XXXIII. LETTRE.
34. XXXIV. LETTRE.
35. XXXV. LETTRE.
36. XXXVI. LETTRE.
37. XXXVII. LETTRE.
38. XXXVIII. LETTRE.
39. XXXIX. LETTRE.
40. XL. LETTRE.
41. XLI. LETTRE.
42. XLII. LETTRE.
43. XLIII. LETTRE.
44. XLIV. LETTRE.
45. XLV. LETTRE.
46. XLVI. LETTRE.
47. XLVII. LETTRE.
48. XLVIII. LETTRE.
49. XLIX. LETTRE.
50. L. LETTRE.
51. LI. LETTRE.
52. LII. LETTRE.
53. LIII. LETTRE.
54. LIV. LETTRE.
55. LV. LETTRE.
56. LVI. LETTRE.
57. LVII. LETTRE.

- 58. LVIII. LETTRE.
 - 59. LIX. LETTRE.
 - 60. LX. LETTRE.
 - 61. LXI. LETTRE.
 - 62. LXII. LETTRE.
 - 63. LXIII. LETTRE.
 - 64. LXIV. LETTRE.
 - 65. LXV. LETTRE.
 - 66. LXV. LETTRE.
 - 67. LXVII. LETTRE.
 - 68. LXVI. LETTRE.
 - 69. LXVII. LETTRE.
 - 70. LXVIII. LETTRE.
 - 71. LXIX. LETTRE.
 - 72. LXX. LETTRE.
5. À propos de cette édition numérique